Armand SILVESTRE

LE NU AU SALON



CHAMPS-ÉLYSÉES 14e VOL. DE LA COLLECTION

PARIS
E. BERNARD ET Cie, IMPRIMEURS-EDITEURS
53TER, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 53TER
1894

$ 30.-

E

nt

NCE

NT

nos

s

CHEMINS DE FER DE L'OUEST ET DE BRIGHTON

PARIS A LONDRES

Par ROUEN, DIEPPE, et NEWHAVEN

Nouveau Service accéléré

Les Compagnies des Chemins de Fer de l'Ouest et de Brighton ont l'honneur de porter à la connaissance du public que, depuis le 19 mars 1894, la durée du trajet entre Paris-Saint-Lazare et Londres, par le service de jour, est réduite d'une demi-heure.

Par suite, le départ de Paris-Saint-Lazare, antérieurement fixé à 9 heures du matin, est reporté à 9 heures 30.

Le départ du soir de Paris-Saint-Lazare reste fixé à 9 heures.

PROLONGATION DE LA DUREE DE VALIDITÉ DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR A PRIX RÉDUITS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre, de Paris à toutes les gares de son réseau (*grandes lignes*), et vice-versa, des billets d'aller et retour comportant une réduction de 25 °/o en 1re classe et de 20 °/o en 2e et 3e classe sur le prix doublé des billets simples.

La durée de validité de ces billets vient d'être modifié comme suit:

de 1	à 30	kilomètres	1 jour	de 251	à 400	kilomètres	4 jours
de 31	à 125	—	2 jours	de 401	à 500	—	5 jours
de 126	à 250	—	3 jours	de 501	à 600	—	6 jours

au-dessus de 600 kilomètres 7 jours.

L'amélioration consiste dans l'abaissement de 75 à 30 kilomètres de la première coupure et dans l'allongement d'un jour pour les parcours supérieurs à 400 kilomètres et de deux jours pour les parcours supérieurs à 600 kilomètres.

Ces délais de validité continuent à être augmentés, le cas échéant, des dimanches et jours de fête.

Les Cartes des 1er, 2e et 4e itinéraires sont, moyennant un supplément de prix, rendues valables sur la **Ceinture**, de Paris (St-Lazare à **Ouest-Ceinture**.

VOYAGE CIRCULAIRE EN BRETAGNE

BILLETS D'EXCURSIONS DÉLIVRÉS TOUTE L'ANNÉE

1re classe 65 francs | 2me classe 50 francs

Les Compagnies de l'Ouest et d'Orléans délivrent, depuis le 15 août 1892, aux prix très réduits de 65 francs en 1re classe et 50 francs en 2e classe, des billets circulaires valables 30 jours, comprenant le tour de la presqu'île bretonne, savoir : *Rennes, Saint-Malo, Dinard, Saint-Brieuc, Lannion, Morlaix, Roscoff, Brest, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Concarneau, Lorient, Auray, Quizeron, Vannes, Savenay, Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Pont-Château, Redon* et *Rennes*.

Ces billets pourront être prolongées trois fois d'une période de 10 jours moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 °/o du prix primitif.

Le voyageur partant d'un point quelconque des réseaux de l'Ouest et d'Orléans pour aller rejoindre cet itinéraire, peut obtenir, sur demande faite à la gare du départ, 4 jours au moins à l'avance, en même temps que son billet d'excursion, un billet de parcours complémentaire comportant une réduction de 40 °/o, sous condition d'un parcours minimum de 150 kilomètres ou payant pour 150 kilomètres.

La même réduction lui est accordée après l'accomplissement du voyage circulaire, soit pour revenir à son point de départ initial, soit pour se rendre sur tel autre point des deux réseaux qu'il a choisi.

Depuis le 30 septembre dernier, la Compagnie ne délivre plus de billets d'excursion de Paris au Hâvre avec trajet en bateau à l'aller ou au retour entre Rouen et le Hâvre.

LE NU

AU

SALON DE 1894

ARMAND SILVESTRE

LE NU

AU

SALON de 1894 (Champs-Elysées)



PARIS
LIBRAIRIE E. BERNARD & Cie
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
53 *ter*, *Quai des Grands-Augustins*, 53 *ter*

PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD ET Cie

23, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 23

A CYPRIEN GODEBSKI

A toi, mon cher Cyprien, comme à un fidèle du nu, comme à un adorateur constant du Beau féminin, source immortelle de toutes les hautes joies de l'âme, je dédie ce volume en témoignage de ma vieille amitié !

Armand SILVESTRE

19 Avril 1894.

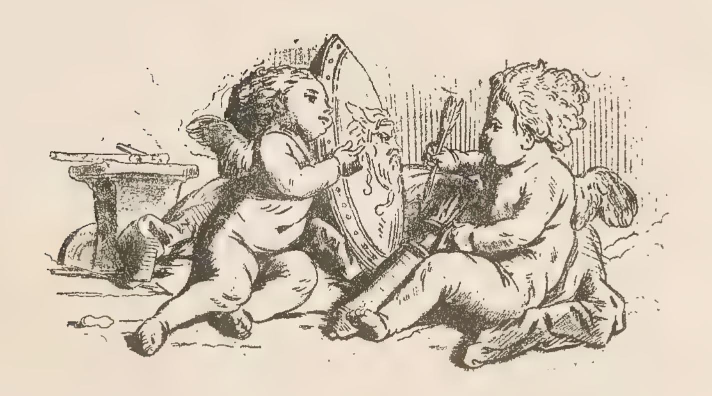


TABLE DES MATIÈRES

PEINTURE



SCULPTURE





DEBAT-PONSAN

LA COURONNE DE TOULOUSE

O Toulouse, admirable patrie de l'Art. Fille de Rome et d'Athènes, heureux qui te peut laisser une couronne durable dans l'or d'un impérissable souvenir !

C'est avec la raison, qui est au fond de toute poésie, raison supérieure aux savantes déductions des penseurs de profession que le peintre la fait présenter à ton front,

Vers mon premier berceau sous les roses penchant,
Vers la vieille maison qu'atteignait, au couchant,
L'ombre de l'inégal clocher de Saint-Etienne.

Oui, s'il appartient au peintre et au sculpteur de glorifier, en de magnifiques apothéoses, comme l'a fait l'auteur de cette belle composition, Toulouse aux enfants glorieux dans tout ce qui touche aux choses de l'art et de la pensée ; si, pour la définitive ornementation de la salle des Illustres, au Capitole toulousain, tous ces nobles ouvriers du ciseau ou du pinceau qu'elle a vus naître ont été conviés et sont accourus, à son appel, avec un filial empressement, au poète qui n'a pour tracer sa pensée immortellement, ni la magie des couleurs, ni la dureté du marbre, il reste à exhaler vers Toulouse un chant d'amour où son cœur même se fondra comme aux fumées d'un pieux encens :

Quand le jardin du Ciel de lys d'or se fleuronne,
Surgissant de la pourpre éteinte du couchant
Mon rêve d'exilé s'envole, et va penchant
Son aile vers les flots roses de la Garonne.

Et je revois Toulouse arrondie en couronne,
Le long du fleuve aimé sous mes yeux s'épanchant
Et qui berce, tout bas, aux douceurs de son chant
La cité dont le charme éperdu m'environne.

déjà ceint du diadème mural, par la plus envolée de ses figures, pareilles à des fleurs vivantes qu'un souffle du ciel enlève. Vers ta main immobile encore, une autre tend les trésors de la sculpture, purs bijoux qu'on dirait sauvés de la belle époque grecque ; plus bas encore la musique chante pour toi, accompagnée par la corde frémissante. Mais c'est à ton oreille même que la poésie murmure je ne sais quel chant d'amour.

C'est que la tendresse que tu inspires au poète, ô Toulouse, est faite d'une intimité profonde, et qu'elle voudrait, pour se traduire, un bruit de baisers, doux comme le chuchottement des caresses de ton beau fleuve.

Pour moi,

Vers quelque but obscur que le destin me mène,
Sur la route incertaine où je marche en rêvant,
J'aimerai d'un amour immuable et fervent,
La ville aux rouges toits, Toulouse la Romaine.

Si, plus haut que la terre et que la vie humaine
Quelque chose de nous s'envole dans le vent.
C'est ce peu là de moi qui reviendra souvent
Vers les flots qu'en chantant, la Garonne promène.

Vers le pays de foi, d'espérance et d'amour
Où, dans l'air bleu du soir, s'élèvent tour à tour,
La folle sérénade ou la dévote antienne ;



BELLET

DERRIÈRE LE PARAVENT

Il ne me serait pas indifférent de savoir ce que nous cache cette mobile muraille, cet horizon de carton et d'étoffe peinte. Un lit d'amoureux tiède encore des baisers qui en ont parfumé les draps aux blancheurs frippées ? Ce serait alors tout un poème de pudeur exquise auquel nous assisterions. Car il est des femmes qui ne veulent

O Toulouse ! ô Garonne ! ô Ville ! ô fleuve amis !
Dans votre souvenir toujours vivant j'ai mis
Comme une morte enfant, ma jeunesse embaumée.

Car vous fûtes, pour moi, la lumière et le jour !
Car c'est vous seulement de qui j'appris l'Amour,
Et, loin de vous, la fleur de mes jours s'est fermée !



ce sera le susurrement de la chaise quand on mettra ses bas, puis le craquement insidieux du corset qui étend là encore ses ailes noires comme un grand papillon blessé. Et le petit bruit des bottines qui recommenceront à claquer sur le parquet. Oui, de l'autre côté du rideau se joue, pour le pauvre bourgeois, une pièce infiniment intéressante et qui n'est pas sans analogie avec la tentation de Saint-Antoine, cependant que Madame marivaude avec le peintre qui lui promet son portrait... Mais à quel prix !

Nous sommes, au fond, plus heureux que ce ménage. Ce que nous voyons, nous les initiés, est infiniment plus suggestif.

Car elle est de fort agréable structure cette jeune personne qui revit en déesse, de l'autre côté de la toile, à moins que le peintre qui l'employa ne soit un de ces naturalistes qui dépoétisent les Dianes d'autrefois, en se contentant de les asseoir auprès de baignoires ou des cygnes de cuivre, inquiets de Léda absente, pleurent mélancoliquement. Elle était vraiment digne du temps où la beauté se prodiguait, dans le paysage et qu'invoque toujours mon souvenir d'inguérissable Latin.

O jeune fille, avant de te résigner aux mesquines nudités d'aujourd'hui qui ont pour rideau des paravents et non pas la saulaye chère aux antiques Galatées, en un autre monde, celui où j'aurais voulu te rencontrer.

être vues une fois qu'elles ont tout donné, dilettantisme qui pourrait s'appuyer sur ce propos fort juste de Diderot que « l'indécent ce n'est pas le nu, mais le troussé ». Or la femme qui se rhabille se trousse. Elle n'a plus les excuses divines de l'abandon pour ne plus rien cacher d'elle-même. Vous voyez donc que ce sentiment de rétrospective bégueulerie ne saurait indigner que les sots.

Mais je crois bien que ce qui se passe est infiniment moins psychologique. Très vraisemblablement, ce qui se passe derrière le paravent le voici : Le décor est un atelier de peintre et une visite mondaine a interrompu la séance. Le modèle a quitté rapidement l'escabeau et, comprenant que la visite durera, se rhabille.

Derrière c'est le babillage indifférent dans la fumée des cigarettes. Monsieur et Madame sont venus pour voir la toile que leur ami va envoyer au Salon. — Ah ! toujours des sujets nus ! Monsieur ! Schoking ! dit en minaudant la dame. L'artiste murmure quelques excuses. Mais Monsieur prend nettement la défense des droits sacrés de l'art. Il n'entend pas que de vaines préventions fassent renoncer les jeunes gens aux saines traditions !

Monsieur se complaît, d'ailleurs beaucoup à la contemplation du tableau. Il entend, derrière le paravent, le frôlement de la chemise que les bras blancs du modèle ramènent au-dessus de sa tête. Tout à l'heure

As-tu connu les temps où l'heure souriante,
Comme un fleuve d'azur s'écoulait en chantant,
Où tout était clarté sous le ciel éclatant,
Où l'écho redisait le doux nom d'Euryanthe ?

Le soleil dans l'éther, la nymphe au fond des bois,
Des cœurs énamourés le tranquille délire,
Tout vivait sous les lois du thyrse et de la lyre
Dans ces siècles païens qu'évoque encor une voix !

Temps d'amour et de fête où j'ai rêvé de vivre,
Sentant le vert laurier trembler dans mes cheveux,
Temps d'amour et d'orgueil que j'aime et dont je veux
Savourer lentement le charme qui m'enivre.

C'était le bon temps, ma mie, que celui-là, ô pudique mie qui me cache ton visage ! Mieux valait, pour t'y déshabiller à loisir, l'ombre fraîche des frondaisons printanières que ce ridicule voile derrière lequel il te faut fuir les regards des rocantins et la jalousie des pécores.









E. BENNER

VENUS APPARAISSANT
AUX TROIS GRACES

Regrettez-vous le temps où le ciel, sur la terre,
Vivait et respirait dans un peuple de Dieux ?
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouant, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?

Oui, j'avoue que je suis de ceux qui le regrettent, ne

comme des arcs inutiles, leurs beaux corps de vierges que jamais n'ont profané les vulgaires amours, et dénouent au vent leurs belles chevelures où l'haleine des fleurs pose, invisible encore, une innombrable couronne ; qu'elles surgissent, en un réveil exquis, sous le baiser frémissant de la lumière qui a rouvert le ciel infini de leurs yeux ! J'en sais qui sont prêts à s'agenouiller encore devant l'autel de pierre abrupte d'où monte un arbre au feuillage de laurier !

Mais qu'elle soit surtout à jamais bénie et adorée, celle qui cause leur émoi et les ravit d'une image plus belle encore que celle que leur renvoyait le ruisseau quand elles y penchaient leurs beaux fronts blancs !

Incessu patuit Dea ! a dit le poète.

A la majesté faite de grâce et de puissance de sa démarche dont la nue fournit le chemin, vous avez reconnu comme elles, Vénus ; vous l'avez reconnue encore à l'or mouvant de sa chevelure, à l'orgueil de son front, à son geste impérieux et doux tout ensemble, de souveraine dominatrice. Enfin, celles qui traînèrent le char de lumière dont elle est descendue, les colombes blanches au bec rose, abattues maintenant devant la neige de ses pieds qu'effleure la neige vivante de leurs ailes sont là pour vous la faire reconnaître encore et saluer avec de délicieuses terreurs dans l'âme.

voyant pas encore par quoi notre monde moderne a remplacé cette délicieuse vision mythologique qui enfanta les arts immortels et fit à jamais grand un peuple de chanteurs et de poètes.

Je suis donc tout naturellement reconnaissant aux artistes qui l'évoquent encore et me font, ne fût-ce qu'un instant, contemporain du génie d'antan. Qu'ils manquent d'actualité, peu m'importe ! Je crois à une actualité éternelle, celle qui tient l'esprit dans les régions augustes du rêve et le console des vilenies constantes de la Réalité. Infiniment plus qu'aux scènes de la vie bourgeoise qui ne peuvent mettre en relief que les côtés purement plastiques et de fidélité à la vérité du talent, je m'intéresse encore aux ingénieuses résurrections de la Légende, au renouveau des mythes abolis, aux héros de courage et de beauté du grand poème olympien. Et je ne serais pas de sang Latin si je ne subissais pas ces fatalités originelles, ces subjections de la race rebelle aux abatardissements.

Qu'elles soient donc les bienvenues devant moi, les trois Grâces, ces Choristes immortelles nonchalamment étendues dans une archaïque solitude, semblant attendre l'hommage attardé de ceux qui n'ont souci que des intérêts journaliers, divines exilées que l'exil même a gardées dans leur constante jeunesse, comme les fleurs rares que l'ombre conserve plus longtemps que la lumière ; qu'elles détendent



HERNANDEZ

BAIGNEUSE

Dans la solitude très douce que lui fait une pudeur consciente, dans l'air tiède où vibrent d'insensibles vapeurs, près de la baignoire, lac artificiel où deux fois le cygne de Léda se penche, comme pour chercher encore l'image absente; en une pose toute pleine de modernité, lentement, elle achève sa toilette, ayant rejeté du bout de

Celle qui fit les Dieux pareils aux hommes par le pouvoir sacré de l'amour, est là ; celle pour qui ont coulé tant de sang et tant de larmes et que seule cependant ne maudissent pas ceux qui ont souffert par elle. Car, en même temps que les suprêmes douleurs elle leur a appris les suprêmes délices et le baiser suffit à guérir les plus cruelles blessures.

Et la Grâce plus belle encore que la Beauté

a dit cependant un poète exquis, mais qui rarement fut un poète de l'Amour.

Ne le croyez pas, ô Grâces tout près de vous agenouiller devant elle !

Certes, vous êtes le charme de la vue et le repos de l'esprit et ce qui fait la vie douce à ceux que le rêve abandonne. Mais rien ne prévaut contre la beauté souveraine, contre la Vénus Victrix dont les rigueurs mêmes valent mieux que vos consolations.

O Vénus qui fut l'unique Dieu de ma jeunesse et de mes viriles années.

Aujourd'hui je suis vieux, mais je ne me plains pas
D'avoir jeté mon être en poussière à tes pas.
Cet orgueil me suffit de t'avoir bien servie.
Mon amour impayé ne te réclame rien ;
Je mourrai sans regret, car la beauté vaut bien
Qu'on immole à ses pieds le meilleur de sa vie !

étincelaient sous la caresse des roseaux, au bord des étangs mystérieux où les suivait le vol énamouré des libellules aux ailes bleues :

Du grand rêve païen, par les âges déchue,
Femme, cette douceur amère, t'est déchue,
De garder, sur ton front, cher et découronné,
Rameau toujours vivant, le laurier de Daphné.

Si tu n'es plus debout, aux temps durs où nous sommes
Entre l'Amour des Dieux et le culte des hommes,
Les poètes, du moins, te gardant de l'affront,
Devant tes pieds sacrés courbent encor le front.

Sous le désir troublé, dont l'effroi la tourmente,
Ils ne t'appellent plus leur sœur ou leur amante,
Mais regardent, pensifs, luire dans ta Beauté,
Le dernier rayon d'or de l'immortalité !

Mais que voilà, Madame ou Mademoiselle, un chant austère pour votre gracieuse beauté, toute faite de gaieté et de jeunesse. Vous êtes le printemps, et c'est une chanson de printemps qu'il vous faut dire, cependant que tout à votre légitime coquetterie, vous penchez jusqu'à votre talon rose le caprice charmant de vos doigts fuselés chiffonnant les blancheurs d'une toile légère :

Croyez-moi, Madame ou Mademoiselle :

son pied, aux ongles roses, la petite mulle qui semble un mignon joujou d'enfant. Dans ce silence parfumé, comme celui des bois, au temps des premières violettes, aucun bruit qu'une larme tombant peut-être, rythmique et alternée, du bec de cuivre des deux cygnes toujours attentifs, dans l'eau où quelques cercles d'argent se dilatent, comme la pupille transparente des perroquets quand on les met en colère. Puis plus rien ; et la baigneuse semble absolument perdue dans une rêverie consciente de ses charmes.

Elle ne semble pas ignorer, en effet, que tout est grâce et tentation dans son jeune corps, où les baisers de l'eau laisseront comme un chatoiement lumineux de nacre rose, dans sa noble chevelure relevée au-dessus de la nuque pour ne pas noyer, d'un flot mal discipliné, le joli coquillage rose qui est l'oreille, la neige vivante qui est le cou aux savoureuses rondeurs.

Avec les bruits lointains du dehors, pénétrant cependant dans la chambre bien close, l'âme du poète inexorablement épris de la Beauté nue, mêlera un timide murmure, une hymne à peine entendue, au bruit rythmique et alterné des pleurs coulant, un à un, le long du métal poli où courent toutefois de légères buées. C'est un souvenir du rêve antique, et c'est l'immortelle nudité des statues qui l'inspire devant cette radieuse image de femme sans vêtement, sœur lointaine des Naïades dont les flancs

Voici que les lys ont ouvert
Leurs cœurs étoilés à la brise,
Dont le flot de parfum se brise,
Aux murs ombreux du grand bois vert.

Le temps revient des envolées,
Pour les rêves et les oiseaux,
Et des aveux au bord des eaux,
Et des serments dans les allées.

Chaque saison porte son heur,
— Comme à la terre, à l'âme humaine,
Voici que le printemps ramène,
Tous les mensonges du Bonheur !









MOREAU

LÉDA

Sois louée et admirée à jamais, ô la plus charmante des visions antiques, la plus belle dans le chœur des mythologiques amantes dont j'ai gardé le culte éternel : car

Dans le cristal profond des fontaines de Thrace,
Je vais cherchant l'image errante de Nysa,
Et, dans les sables d'or où son pied se posa,
Sous les roseaux accrus je vais baiser sa trace.

Léda ! regardez-là dans l'épanouissement de sa beauté nue qui la faisait vraiment digne d'un Dieu pour amant. Autour d'elle, la Nature est comme un dais qui l'enveloppe de splendeurs, et les arbres semblent incliner au-dessus de son front, comme des palmes, l'ombre frémissante de leur feuillage. Les zéphyrs passent plus doux dans l'air qui l'entoure, tout baigné de parfums, tout vibrant de rayons. Comme un invisible ouvrier l'air semble tisser autour d'elle un vêtement transparent de lumière.

Des beaux enfants voltigent autour d'elle, pareils à des oiseaux aux ailes blanches et, comme des hirondelles dans le brouillard matinal, semblant bercée par les plis qu'ils soulèvent, draperie éthérée qui flotte silencieuse dans l'atmosphère sans même courber les fleurs qu'elle frôle d'une caresse parfumée.

Et le cygne amoureux est là qu'agite une âme divine, les ailes frémissantes, le cou révulsé dans une extase impatiente ; et l'Amour qui semble vouloir le retenir l'excite au contraire ; comme un cavalier qui presse le cheval de l'éperon.

D'un regard d'amour elle l'enveloppe, charmée, cependant que sa noble chevelure dénouée lui flagelle les épaules et que sa hanche arrondie se tend vers d'invisibles caresses pressenties seulement dans la douceur du rêve passé

Car les Destins m'ont fait, par les temps accomplis,
Le séculaire amant des amantes passées;
Et les Vierges en fleur, dans la tombe pressées,
Rajeunissent, pour moi, leurs charmes abolis.

Pour qu'à mes yeux jaloux leur beauté fut rendue,
J'ai bravé le flot noir des mornes Phlégétons;
Dans la coupe de nacre où boivent les tritons;
J'ai recueilli les pleurs d'Ariadne éperdue.

J'ai compté, dans la tiède haleine des bûchers,
Les sanglots de Didon sur la troyenne plage,
Et du cap Lesbien, j'ai suivi le sillage
Du corps blanc de Sapho descendu des rochers.

Pour un guerrier ravie aux délices du Pâtre,
Au sang de ses pieds nus j'ai suivi Lycoris;
Et, sur son bras glacé, lourd de joyaux de prix,
Baisé le bracelet sanglant de Cléopâtre.

Car les destins m'ont fait, par les temps accomplis,
Le séculaire amant des amantes passées,
Et les Vierges en fleurs, dans la tombe pressées,
Rajeunissent, pour moi, leurs charmes abolis!

Mais de toutes ces amantes des Dieux et des héros, Léda est celle que j'ai toujours le plus fidèlement aimée, en ces imaginaires tendresses qui m'ont fait, tour à tour, Jupiter, Neptune, Pâris, Vulcain même; car je n'ai pas reculé devant la grâce auguste de Vénus.



L. BERTHAULT

LIBELLULES

Après l'hiver frileux et nu,
Encore mouillé de son baptême,
Voici le printemps revenu ;
— Tout rêve ! tout chante ! tout aime !

Toute femme voudrait charmer,
La seule qui me soit méchante
Est celle que je veux aimer.
— Tout aime ! tout rêve ! tout chante !

Derrière elle, frémit une eau limpide semblant impatiente aussi de réfléchir la double image du Dieu épris d'une mortelle, et de celle qui porte au front la Beauté plus grande encore que le pouvoir infini des Dieux.

O Léda, que n'ai-je pu aussi enfouir mon désir obscur dans le duvet profond des neiges vivantes que les grands cygnes secouent, en flocons d'argent, à la surface tranquille des eaux !



Plus loin, par delà les grands joncs, une plaine où des papillons blancs s'ébattaient tout près de la terre, des papillons blancs ou bien aux ailes soufrées. Mais ici, autour de nous, sur cette flore restreinte du bord des eaux où les iris seuls, les iris au calice de velours se complaisent, ces aquatiques papillons qui sont les libellules, aux ailes de verre transparent coupées de nervures émaillées, les libellules aux quadruples ailes inégales, au corselet arrondi fragile comme la tige des plus fragiles fleurs, passaient dans l'air, assourdissaient leur vol à peine sonore autour des cimes fleuries, fuyaient comme des flèches à qui, tout à coup, leur but échappe et qui se retournent.

Telles les strophes exquises et courtes des *outas*, ces délicieux petits poèmes japonais que Judith Gauthier a si merveilleusement traduits dans un admirable livre ayant justement pour titre les *Libellules* et qui semblent d'une envolée aérienne entre les branches de pruniers en fleurs.

Pendant que je disais des madrigaux moins concis à ma compagne — car c'est le sonnet qui, chez nous, joue le rôle des *outas* japonais et n'a pas la même rapidité gracieuse — les libellules, moins effarouchées, se rapprochaient, nous effleurant presque de l'immuable musique de leurs ailes. Celles-ci étaient bleues, d'un bleu très

Un seul jour elle m'a souri
Et pourtant sa pitié fut brève.
Pourtant je n'en ai pas guéri.
— Tout aime ! tout chante ! tout rêve.

C'était dans un paysage comme celui-ci, au bord des eaux murmurantes à peine de l'étang où les grands nénuphars, ouvrant leurs yeux d'or, semblaient des étoiles tombées, des étoiles dont les ailes blanches brisées faisaient les feuilles alanguies autour du cœur lumineux de la fleur. La chanson des roseaux droits comme la corde d'une lyre frémissait autour de nous. Mais en faut-il convenir, celle que je devais inutilement aimer ne portait pas la nudité triomphante de l'image qui nous est montrée ici. Très cruellement pour mon désir, elle était tout à fait vêtue, toilette estivale cependant qui cessait aux épaules dont le seul manteau était, comme ici, une adorable chevelure dénouée.

Mais à cela près c'était le même air menteur de candeur et réel de jeunesse, et ses doigts aussi, tout fuselés et d'ivoire moiré de rose aux ongles, semblaient accompagner, de leur mouvement subtil, quelque dissertation amoureuse. Comme tout sentait bon, autour d'elle, du parfum vivant de sa propre beauté ! Et par une fantaisie d'amoureux..... pas d'amant encore, je la déshabillais de tout ce qui la cachait à mes yeux, si bien que, tout à l'heure, devant ce tableau, j'ai cru la reconnaître.

pâle, à moins qu'elles ne fussent presque blanches et veinées d'or. Pas un instant l'idée meurtrière ne me vint de leur donner la chasse, d'autant qu'un moineau très impertinent les poursuivait déjà, les pauvres petites affolées. Est-ce la terreur qui en poussa une à se poser sur le doigt de la belle qui faisait semblant de m'écouter tout en pensant vraisemblablement à autre chose ? Je ne saurais le dire vraiment. Qui sait ? Ces jolies bêtes ailées sont peut-être des âmes qui subissent les attirances charmantes de la chair.

Toujours est-il que l'imprudente libellule était là, comme vous le voyez, très doucement palpitante.

Sournoisement, en la charmant d'un sourire, comme vous le voyez encore, ma compagne avança l'autre main, l'ayant toujours eu cachée derrière la rondeur de son sein, puis soudain elle l'abattit et du bout de ses doigts emprisonna, en les serrant l'une contre l'autre, les ailes de l'insecte.

Je sentis un tressaillement très douloureux à mon cœur, par la souffrance d'une captivité soudaine. Et jamais il ne retrouva plus d'ailes pour s'envoler vers d'autres amours.







TRIBOUT

AVRIL

La tête couronnée de fleurs, semant, d'une main, des fleurs autour d'elle, de l'autre, en un geste à la fois solennel et doux, semblant bénir les fleurs déja nées : antémis aux étoiles blanches, narcisses aux yeux d'or, iris au velours violet où vient s'abattre le vol des oiseaux familiers, devant le ciel en fête, à l'ombre caressante d'un arbre dont le tronc droit est déchiré par les boutons à demi-ou-

Le voile qui s'était levé, entre l'allégresse universelle et son front alourdi du poids de ses pensées, se dissipe comme le brouillard d'où émerge, radieux, le paysage autour de cette printanière vision.

Il lui suffit d'avoir aimé pour n'être jamais tenté de maudire la vie, et les vers d'autrefois, les vers des Avrils passés chantent dans sa mémoire, — tel le tintement lointain des cloches matinales dans l'air, quand déjà le clocher d'où il s'envole n'est plus qu'un point tremblant à l'horizon. — Et à l'ancienne amie, disparue aussi, il redit encore comme au temps des anciennes tendresses :

Mignonne voici le printemps.
— Aimons-nous bien au temps des roses —
L'azur, dans les cieux éclatants,
Rouvre ses portes longtemps closes,
D'où la lumière en flots vainqueurs
Descend jusqu'au fond de nos cœurs !
— Aimer ! chanter ! les douces choses !

Les taillis sont pleins de chansons.
— Aimons-nous bien au temps des roses —
Et l'Aurore met des frissons
Au cœur tremblant des fleurs écloses.
Sur nos fronts l'aile du Matin
Fait passer un souffle incertain.
— Aimer ! rêver ! les douces choses.

verts, dans la nudité tentante de sa jeunesse épanouie, cette gracieuse image symbolise à merveille le mois des roses naissantes, et le poète murmure en l'admirant :

Voici que le soleil d'Avril
Vers le renouveau nous ramène.
Pourquoi le Printemps ne peut-il
Rajeunir aussi l'âme humaine ?

Les siècles, comme les hivers,
Ont pesé sur les destinées,
Et dépouillé de rameaux verts
Les espérances surannées.

Devant ses mornes horizons
Se dresse l'angoisse éternelle,
Et le souffle des floraisons
Ne fait rien refleurir en elle.

Survivant au rêve défunt
Qu'effeuilla le vent de l'aurore,
L'Amour est le dernier parfum
Qu'en mourant elle exhale encore !

Mais bien vite cette mélancolie de vieillir, tandis que tout renaît autour de lui, s'envole de l'âme du poète, et ses inspirations lui viennent de cette grande joie extérieure des choses, qui revivent pour d'autres que lui, et qui s'enchantent dans son âme de la magie de ses propres souvenirs.



BONNET

PIOUPANELLETO

Le décor où la Bacchante aimait à s'étendre, après les vendanges sonores dont le Dieu couronné de pampre mène encore, au loin, le chœur. — Un lit de gazon et de fleurs auprès de l'eau aux rafraîchissants arômes, et, sous les jambes, une peau de panthère rayée. — Pour oreiller l'épaisse

Nos rêves sont vite lassés
— Aimons-nous bien au temps des roses —
Les beaux jours sont bientôt passés ;
Le cœur a ses métamorphoses.
Mais le temps n'y saurait ternir
La floraison du souvenir.
— Aimer ! souffrir ! les douces choses !

O Femme au radieux visage qui passe dans le souffle d'Avril, qui foule des fleurs sous tes pas, qui pour qui chante le bec des oiseaux tout velouté de pollen, comment ne pas t'aimer, toi qui ressembles à notre jeunesse !



admirant, tour à tour, les gloires nonchalantes de ton corps, depuis le corail rose où meurt l'ivoire de tes pieds aux frissons de nacre jusqu'à la pointe, perdue dans l'herbe, de tes admirables cheveux; à ta poitrine, il dit :

Sein de la Femme où l'on aspire,
— Enfant la Vie, homme la Mort. —
O toi, le meilleur et le pire
Des biens dont le désir nous mord.

Colline où mûrit la vendange
De nos désirs, jeunes et vieux,
Forme auguste que rien ne change,
Coupe immortelle des ayeux.

Je t'adore, ô sein de la Femme,
Et je te baise avec ferveur,
Sentant monter, jusqu'à mon âme,
Ta fauve et mortelle saveur !

Et, dans sa mémoire, chante le poème admirable d'Aubanel à la Vénus d'Arles, en strophes merveilleuses, dont un comédien doublé d'un poète, Silvain, a donné, en français, une traduction tout à fait fidèle.

Ainsi le rêve du poète et la chanson de l'adolescent te célèbrent, de loin, image mystérieuse de la Femme couchée dans le triomphe de sa nudité ; semblant le Dieu dont la Nature toute entière est, depuis l'origine des âges,

chevelure dénouée où s'attarde encore le parfum vivant des baisers. — Un sourire voluptueux habite les lèvres que traverse le sillon de nacre des dents, et le regard alangui cherche au loin, comme vers le pays du Rêve. Troublante image où semble se dresser, devant le regard, l'embûche immortelle de la Beauté. L'âme païenne respire sur cette bouche et s'exhale de ces fleurs meurtries sous le poids adorable de la chair.

Et le poète te poursuit de son rêve toujours énamouré, dans ta solitude parfumée, énigme étendue parmi les fleurs et la voix des adolescents te chante :

Ouvre tes bras nus que j'y tombe,
Pour y dormir, pour y mourir ;
Las de vivre et las de souffrir,
J'y veux mon lit, j'y veux ma tombe.

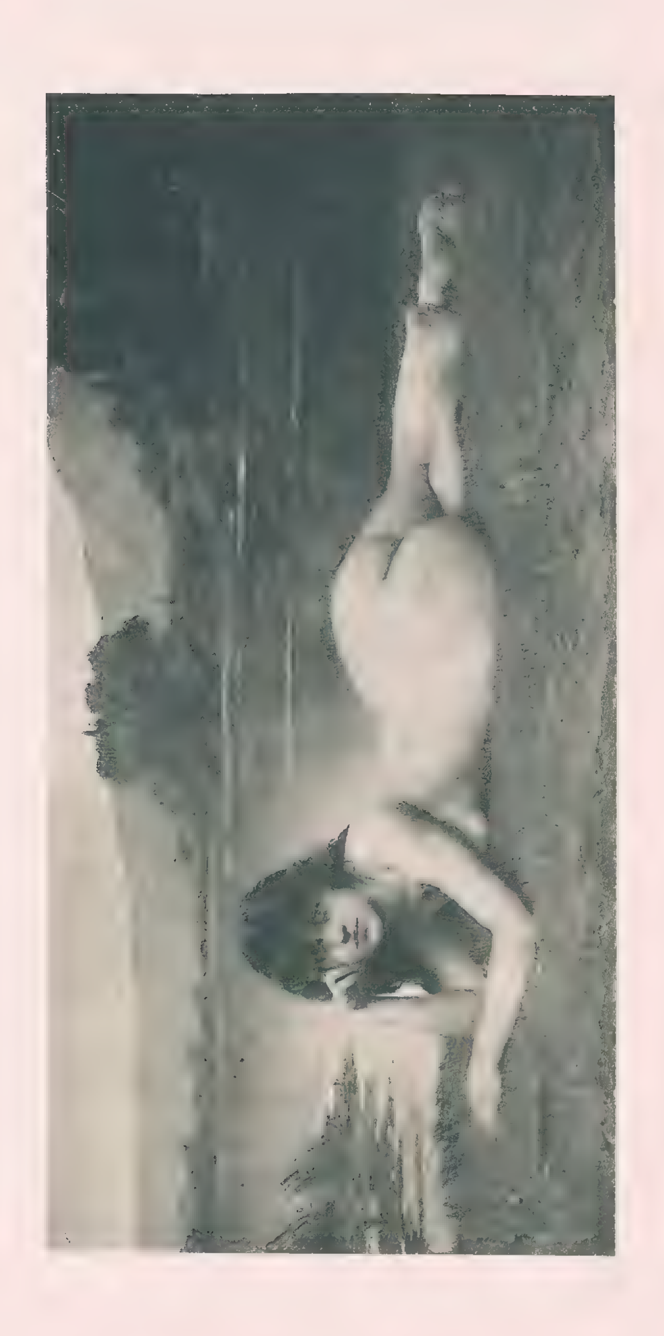
Prends mon souffle dans un baiser ;
Brise mon cœur dans une étreinte,
Et sous ta lèvre, vois, sans crainte,
Mon sang tarir et s'épuiser.

Car si les dieux me font renaître,
Je rapporterai, de la Mort,
Un désir plus jeune et plus fort
De m'anéantir dans ton être.

A chacune de tes beautés il dit une strophe frémissante,

le temple immortel, n'ayant d'ombrages que pour t'en rafraîchir, de fleurs que pour en parer ta chevelure, de sources et de ruisseaux que pour te servir de miroir, d'oiseaux mélodieux et de brises murmurantes que pour charmer ton repos, les roses n'étant que des encensoirs dont l'âme brûle en d'éternels parfums, comme celle du poète à la flamme obscure de son rêve, comme celle de l'adolescent au feu de son inutile désir.









FOUBERT

ÉTÉ

Dans une solitude aux horizons délicieux, devant un décor fait de montagnes lointaines, de bois arrondis en bouquets et d'eau calme où s'ouvrent les yeux tranquilles des nénuphars, sur le gazon émaillé de marguerites, de minuscules presqu'îles allongeant, plus loin, leur bordure de joncs et d'iris en fleurs, les cheveux dénoués, une main

Voilà que l'or vivant des blés
Sous les faucilles s'amoncelle,
Tandis que l'or des cieux ruisselle
Au front des chênes accablés.
Partout la Lumière est en fête :
Dans l'azur rayonnant et sur la moisson faite,
Partout, en flots divins, s'épanche la clarté.
Gloire à l'Été !

Sous la morsure des soleils
Toute sève brise l'écorce
Et vient épanouir sa force
Dans la pourpre des fruits vermeils.
Partout, sur les bois, dans la plaine,
La vie a débordé comme une coupe pleine
Et le sang de la Terre a vers les cieux monté.
Gloire à l'Été !

Sous les midis silencieux
De la canicule qui passe,
On dit qu'un baiser, dans l'espace,
S'échange de la Terre aux cieux.
De cette caresse féconde
Naissent les biens sacrés qui font vivre le monde.
En elle est la jeunesse et la fertilité.
Gloire à l'Été !

Et gloire à vous aussi, rêveuse inconnue, qui êtes le charme vivant de ce tableau où la nature se recueille

ramenée contre les joues, elle rêve, et son beau corps souple où passent encore les derniers frissons argentés du bain pris tout à l'heure, s'infléchit dans un abandon de pose, tout à fait charmant et voluptueux.

Autour d'elle c'est le grand silence des chaudes journées que déchire seulement quelquefois la musique des cigales aux élitres sonores ; c'est encore le parfum vague qui monte des floraisons et descend des verdures, vibrant comme deux ondes odorantes dans l'espace, et, plus doux, l'arôme de jeunesse qui monte de ce beau corps alangui.

A quoi rêve-t-elle ? A quoi ? Qui le pourrait dire ? Et puis qu'importe ! ce n'est pas la saison où le cœur est comme aiguillonné par les milles flèches d'émeraude qui surgissent aux bourgeons des arbustes fervescents, ni la saison, non plus, où la vendange joyeuse emplit l'âme de charnelles fantaisies, où revit la légende des bacchantes égarées dans les bois, si faciles aux premiers venus. Non ! C'est sous une sorte de langueur très douce qu'elle succombe, celle qui vient respirer les tiédeurs de l'air à peine rafraîchies par la caresse des eaux dormantes, très bleues et striées, au loin, de minces filins d'argent.

Ecoutez, tout autour d'elle, l'hymne triomphal de l'Été :



FRANC LAMY

FEMME NUE

L'ARTISTE demeure, une fois encore, fidèle à sa jolie vision de femmes nues, mais non plus dans les calmes paysages fleuris d'anthémis et de crocus, d'iris et d'asphodèles où il avait coutume de les étendre en quelque fête printanière dont les yeux demeuraient longtemps réjouis. Car vous ne les avez pas oubliés certainement, ces bois

autour de vous, comme en une contemplation respectueuse et muette ! Que serait ce paysage, malgré la délicatesse de ses fonds, la majesté antique de ses lignes, la poésie de ses montagnes et l'ombre captieuse de ses vallées ? Rien qu'un temple magnifique qui semblerait attendre son Dieu. A vrai dire, j'ai toujours pensé que la Beauté de la femme nue était la raison suprême des choses, et je sais bon gré aux peintres qui ne cherchent pas leur impression..... j'allais dire au-delà, mais c'est en-deça qu'il faut dire, du noble sujet demeurant l'orgueil éternel du pinceau.



nelle, ce culte éperdu et constant de la femme nue, même dans un temps et dans un pays où le vêtement est d'usage et même de rigueur ? N'est-ce pas un anachronisme délicieux à l'esprit et aux sens qu'il suffise de faire tomber une robe pour se trouver en face d'un modèle que Phidias eût adoré à genoux et que Montmartre soit si près de l'antique Athènes par la beauté des filles que nos artistes nous montrent en leur plus secrète beauté ?

Voilà de bien graves réflexions peut-être inspirées par une œuvre surtout aimable et toute de séduction. Car il est exquis ce mouvement de femme étendue, un coude ramené sur l'oreiller vivant de sa chevelure répandue à terre, d'un doigt distrait caressant un coin de broderie, légèrement recoquevillée sur elle-même, de façon à présenter la noble inflexion des hanches dans tout son développement. C'est en vers seulement qu'il conviendrait de célébrer cette beauté faite pour charmer les poètes, cette beauté qui cache son visage mais nous donne, de tout le reste de sa personne, une si consciencieuse compensation !

A cet ouvrage je voudrais donner pour épigraphe un sonnet autrefois écrit au seuil de mon premier volume plein des mêmes recherches païennes et du culte éperdu de la Nudité.

sacrés, non peu mystiques comme celui de Puvis de Chavannes, mais de langueur toute païenne où les nymphes s'ébattaient parmi les floraisons printanières, jeunesse de l'an et jeunesse de la vie tout ensemble.

Celle-ci est toutefois leur sœur, dans la grâce exquise de ses formes, bien qu'en un décor plus précis et non pas emprunté au spectacle éternel de la Nature. S'il en fallait dégager une idée philosophique — vraisemblablement le peintre n'a été préoccupé que de plaire et il l'en faut féliciter — je la verrais très nettement dans la pérennité de la Beauté consacrée, à travers les temps, par cette image. Toute femme vraiment belle est encore contemporaine de Vénus ou d'Ève, et ce doit être notre orgueil sans fin que ce miracle des formes nous ait été conservé, à travers les outrages du temps.

Tout a passé — les splendeurs de la Nature à part — autour de la beauté triomphante de la Femme nue. Les temples se sont écroulés mais l'autel est demeuré debout dans nos cœurs. Les civilisations se sont effondrées sous les barbaries, mais les esclaves ont, par la beauté, vaincu les vainqueurs à leur tour, et conservé l'honneur des races à travers les cataclysmes universels.

N'est-ce pas là ce qui justifie, devant les injustices d'un public sans idéal, cette fidélité de nos peintres et de nos sculpteurs à l'Idéal féminin dans sa sincérité origi-

Fleuris dans mon esprit, ô fleur de volupté !
Fleur des rêves païens, fleur vivante et charnelle,
Corps féminin, qu'au jour de l'Olympe enchanté,
Un cygne enveloppa des blancheurs de son aile.

L'amour des cieux a fait chaste ta nudité.
Sous tes contours sacrés, la fange maternelle
Revtê sa dignité d'une chose éternelle,
Et, pour vivre à jamais, s'enferme en la Beauté.

C'est toi l'impérissable en sa splendeur altière,
Moule auguste où l'empreinte ennoblit la matière,
Où le marbre, fait chair, se façonne au baiser.

Car un Dieu t'arrachant à la chaîne fragile
Des formes que la mort ne cesse de briser.
A pétri dans tes flancs la gloire de l'argile !









FAIVRE DUFFET

PUTIPHAR

En une pose de tendresse éperdue et repoussée, elle tend sa lèvre aux baisers qui la fuient, sa gorge aux étreintes qui se dérobent, et, de sa main crispée, elle retient le manteau de l'esclave qui a refusé la vengeance si douce que lui offrait son amour.

De vous à moi, je trouve Joseph difficile. Car elle est d'une beauté puissante, cette femme au corps demeuré ferme dans sa première maturité, aux formes élégantes

levé quelques révoltes autour de ma sincérité et les personnes de tempéramment jaloux l'ont trouvée absolument impertinente.

Mais en admettant que l'adultère vole quelque chose au mari, dans le cas général, ne fût-ce que le trésor toujours respectable, sinon raisonnable de son illusion, il est certain qu'on ne lui prend absolument rien, quand il ne possède rien, comme était cette excellence Putiphar, un prétentieux à qui le moindre bon sens eût commandé de demeurer célibataire.

Maintenant Joseph était-il instruit de ce détail ? Ce sont choses dont on ne se vante pas volontiers, surtout, vis-à-vis de ses domestiques. La chose était cependant vraisemblablement publique puisque les rédacteurs de la Bible ne l'ont pas ignorée.. à moins cependant... oui, au fait, à moins que ce farceur de Joseph qui vraisemblablement les inspira, n'eût imaginé cette vengeance postérieure à l'endroit de l'homme qui lui avait intempestivement lâché sa femme dans le dos.

La légende de Putiphar dont Raphaël n'a pas dédaigné de se souvenir a, cette fois encore, inspiré la peinture avec bonheur. Elle a soulevé, d'ailleurs, dans le monde des esthètes de l'Amour, un sujet d'éternelles dissertations. Les femmes sont unanimes à blâmer Joseph qui garda, — il en faut convenir, — de cette aventure, un petit vernis

encore dans leur robustesse savoureuse, à la noble tête enveloppée de bandelettes vivantes par une chevelure innombrablement nattée. Ce jeune Hébreu me paraît avoir refusé dans cette circonstance, une admirable compensation à sa captivité. Plus sensé mille fois fut l'amant obscur de Cléopâtre qui donna sa vie et sa liberté pour un baiser.

Aucun remords d'ailleurs n'eût empoisonné la légitime félicité du futur patriarche.

La Vulgate ne nous laisse pas ignorer, en effet, que Putiphar, le mari de cette dame, était non seulement, de son état, officier du roi Pharaon, mais eunuque; ce qui explique l'empressement de sa femme autour de ses serviteurs.

J'ai souvent développé cette idée que jamais un homme ne vole rien à un autre en lui prenant sa femme ou sa maîtresse. Chacun porte en soi, en effet, et en soi seulement, le poème personnel et particulier d'amour dont il tient toutes ses voluptés, et dont la maîtresse ou l'amant n'est que l'occasion, que l'instrument, comme le violon dont deux artistes différents ne tirent jamais des sons identiques. Il s'ensuit que l'infidélité ne nous dérobe rien en réalité. Elle ne constitue jamais qu'un prêt réparable. Car certains violons deviennent d'autant meilleurs qu'on a joué davantage dessus. Cette théorie a sou-



WENCKER

NYMPHE CHASSERESSE

Dans la forêt qui s'assombrit, où le son du cor s'est éteint, où la clarté du dehors ne pique plus que quelques lumières d'argent vibrantes dans l'ombre frémissante du feuillage, elle s'est accoudée à un arbre et rêve, d'une main retenant sa chevelure profonde, de l'autre tenant en l'air les pointes aiguës de ses longues flèches, menaçante bien plus, par les flèches amorties cependant de ses regards.

de ridicule. C'est aux hommes de le défendre et je le ferai courageusement, y ayant d'autant plus de mérite que, personnellement, j'eusse malaisément résisté au type de santé et de vigueur dans la grâce qui caractérise l'image mise sous nos yeux. Ah ! l'honneur de Putiphar ne m'eût pas plus coûté que l'écrasement d'une noisette.

Mais Joseph, lui ! n'avait-il pas l'amour au cœur, de quelque belle fille d'Israel, d'aspect, bien différent, de celui de cette étrangère ? Son désir n'était-il pas lassé comme lui-même, douloureusement attaché à quelque amante tant aimée dont ses lèvres murmuraient les noms sous les chauds baisers du soleil d'Égypte ? qui sait ! Or si je n'admets pas la fidélité comme respect à un bien appartenant à un autre, je l'admets absolument, comme occupation despotique de l'être par un être en dehors de qui rien ne nous charmè et ne nous tente. Car il le faut bien dire, justement parce que les joies immortelles de l'Amour résident dans l'impression qu'un certain être particulier nous donne, il ne les faut pas chercher en dehors de cette impression.

Au résumé, avec ma bienveillance naturelle, je pardonne de grand cœur à madame Putiphar d'avoir trompé un mari qui ne l'était que de nom, et je ne trouve pas Joseph si bête de n'avoir pas couché avec une femme dont il n'avait aucune envie.

quelqu'une de ses compagnes et j'imaginerais volontiers que c'est à ceux qui nous sont montrés en ce tableau.

Non pas que Diane ne fut belle.

Mais enfin les images que nous en possédons, tant dans le statuaire antique que nous légua le chef-d'œuvre de Gabies, que dans la moderne à laquelle nous devons un chef-d'œuvre de Houdon, bien autrement aimable, d'ailleurs, en blanc qu'en bronze, nous la montrent sous un jour qui sollicite plutôt l'admiration que le désir. Une élégance voulue de forme, je ne sais quoi de fier qui nous met dans la poitrine plutôt l'âme d'un cerf craintif que celle d'un amant impétueux. *Incessû patuit Dea :* qui de nous oserait murmurer même un simple soupir aux pieds de la Déesse ?

Telle n'est pas cette Nymphe chasseresse en son adorable humanité, dans la plénitude robuste de ses formes que les exercices cynégétiques n'ont pas musculairement durcies, mais bien féminimes en leur adorable morbidesse, avec le sourire, où volontiers se prendraient les baisers, de sa belle lèvre sensuelle, avec ce regard de mélancolie à la fois hautaine et douce néanmoins. Oui, celle-ci est bien vraiment Femme, et Femme seulement, Femme tentante à l'amour, dans le beau développement de ses hanches, dans l'harmonieux gonflement de sa gorge, dans le ro-

Où va son rêve ?

Ses yeux ne cherchent pas, dans l'azur, le char déjà visible à l'horizon de la Déesse, ce char mystérieux dont une roue seulement est visible, tout le reste étant noyé dans les poussières d'azur du ciel. Ses regards demeurent fixés sur les choses terrestres et je me trompe peu, ou il y passe une pensée d'amour.

Aurait-elle surpris le secret des tendresses d'Endymion endormi sous quelque arbre voisin et que la Lune vient baigner d'une longue caresse ? J'ai toujours imaginé que le rusé pasteur faisait seulement semblant de dormir, aimant quelque autre que Diane, peut-être cette belle chasseresse qui semble porter au front une mélancolie d'exilée.

Qu'elle redoute alors le courroux de la Déesse aux chastetés menteuses pour elle-même, mais impitoyables pour les nymphes !

Je n'accepte pas non plus, sans quelques réserves, la fable d'Actéon et je ne crois pas du tout que ce soit la pudeur révoltée de Diane qui ait châtié l'impertinence du premier mari... non pas de France, comme au Théâtre des Variétés, mais de l'antiquité. La vérité, c'est qu'Actéon, sans doute, dans sa curieuse imprudence, en voulait moins aux appâts de Diane eux-mêmes, qu'à ceux de

buste contour de ses cuisses infléchies l'une sur l'autre, en une pose suggestive dans sa simplicité.

C'est à celle-ci que doivent aller les hommages et les désirs des hommes et même des Dieux, non pas à la cruelle déesse dont les chiens sont l'unique souci et qui va ensanglantant les bois où les grands cerfs brâment leur désespoir au bord des eaux courantes, où les oiseaux s'abattent l'aile déchirée d'une flèche, où la grande paix des frondaisons est sans cesse troublée par ses caprices. Je n'eusse pas été un fervent de Diane, au temps des païennes religions et à ses autels j'eusse toujours préféré ceux de Vénus, bien qu'on y égorgeât bien inutilement des Colombes.

Et si, par les bois profonds où le jour déclinant ne darde plus que des traits mourants aux pointes d'argent émoussées, j'avais rencontré cette nymphe recueillie, au regard interrogeant l'espace, j'eusse arraché de sa main le fer meurtrier qu'elle y dresse et j'eusse fleuri celle-ci d'un bouquet de myrthes et de roses.







BENNER

PHROSINE ET MELIDOR

Ainsi d'un préjugé barbare
Je serais victime en ce jour !
Et l'orgueil à jamais sépare
Ceux que devait unir l'amour.

Au sein d'une famille obscure,
Libre d'obéir à mon cœur,
Que ne te devais-je, ô nature,
Moins de gloire et plus de bonheur !

propre jeunesse. Et nous ne riions pas autour d'elle, malgré que nous ne fussions, ma cousine et moi, que de malicieux enfants. Avec quelle conviction elle disait en mauvais vers :

Non ! la honte est dans le parjure
Et ma gloire est dans mon bonheur !

Peut-être la pauvre vieille avait-elle eu autrefois, et pour son propre compte, des amours contrariées. Je me suis laissé conter que mon grand oncle, son époux, que je n'ai pas eu l'honneur de connaître, était un vieux magot beaucoup plus âgé qu'elle et tout à fait déplaisant. Sans doute, pour lui appartenir, avait-elle dû renoncer à quelque beau cavalier de son goût, à quelque joli officier de hussards comme l'Empire en avait tant semés par le monde galant de ses dernières années. Elle avait été peut-être la Phrosine d'un Melidor qui n'avait jamais, d'ailleurs, pris pour elle, le froc, et pour qui, elle avait, tout à fait, omis de se noyer de désespoir. Que de romans commencés comme celui de Gentil Bernard, finissent, heureusement, d'une façon moins tragique !

Comme l'art rajeunit tous les sujets qu'il touche !

Bien oublié le roman de Gentil Bernard, et bien oublié aussi, sauf de quelques raffinés de musique, l'opéra-comique d'Arnaud père et de Méhul. Mais voici qu'une

L'orgueil, dans les cœurs iuflexibles,
A donc éteint tous sentiments ?
Ambitieux sont insensibles.
Amants plaignent, seuls, les amants !

Eh quoi ! la flamme la plus pure
Pourrait-elle avilir un cœur ?
Non ! la honte est dans le parjure
Et ma gloire est dans mon bonheur !

Ces vers rococos, et dont la langue vieillotte fait sourire, sont d'Arnaud père, membre de l'Académie Française, laquelle n'a jamais manqué d'avoir, dans son sein, des poètes de cette force. Si je les ai cités, c'est par curiosité littéraire d'abord, et puis parce qu'ils évoqueront peut-être, dans quelques mémoires, la délicieuse musique de Méhul qui les accompagne, et qui fut chantée, en 1794, à l'Opéra-Comique, où l'on chante souvent d'aussi mauvais vers, mais rarement d'aussi délicieuse musique.

Ah ! que ne puis-je aussi la transcrire ici cette mélodie exquise qui fait naître, dans mon cerveau, une vision lointaine, une impression d'enfance délicate et émue. C'était dans le grand salon de Grand-Bourg, à quelques kilomètres de Corbeil, là où je passais mes vacances et c'était ma grand'tante, une vieille aux cheveux poudrés qui, sur son clavecin, d'une petite voix chevrotante, chantait ces paroles, en y mettant toute l'âme de sa



HODEBERT

EVA

Une grande clarté blanche descend dans l'atelier, traversant les larges vitres dont une partie est voilée par une toile faisant paravent, si bien qu'on ne voit pas le paysage, décor citadin ou décor agreste fait de cimes d'arbres, mais seulement le ciel où passent, sur l'immobilité du firmament, les rares hirondelles mettant sur cette page candide comme des accents circonflexes.

scène en est ressuscitée par le pinceau et que nous attendrissons, sans rien chercher à savoir du reste de l'aventure, à la beauté nue et malheureuse, à la souffrance désespérée de l'Amour! Nous ne sommes que l'occasion des douleurs humaines, seules immortelles. Notre pitié va moins à ces deux amants dont la légende est sortie de nos mémoires, qu'à la situation qu'ils expriment. Avec ce solitaire dont la main frappe le front brûlant et qui accuse l'inclémence de Dieu, nous donnons nos larmes à cette amoureuse endormie du dernier sommeil, et d'un regard mouillé d'une douloureuse caresse, nous enveloppons ce beau corps pareil à un lys fauché et dont les baisers même ne sauraient ranimer les grâces à jamais perdues!



Écoutons, avec elle, la chanson de l'amoureux qui, lui aussi, est impatient du jour à venir.

Dans la tiède haleine des fleurs
Le Printemps passe par bouffées,
Brodant l'aile aux mille couleurs
Des libellules et des fées.

Son vol accroche aux réseaux verts
Des broussailles ébouriffées,
Dépouille errante des hivers,
De longs fils de soie en trophées.

L'air du soir sonne les abois
Des belles filles décoiffées.
Dans nos cœurs, comme dans les bois,
Le Printemps passe par bouffées !

Et, sous ce coin de ciel, dans le carré de lumière qui est comme la vie apparaissant, dans le mensonge de l'Art qu'elle inspire, par avance elle voit tout ce qui remplira cette journée tant attendue : le brouhaha des foules citadines courant respirer à la campagne et revenant le soir avec des brassées de lilas maraudés dans les bois de banlieue ; les fêtes foraines emplissant l'air d'un joyeux assourdissement avec leurs cimbales éternuant, leurs trombones s'essoufflant, leurs chevaux de bois tournant, leurs pitres s'évertuant, leurs saltimbanques se ruant en mille parades,

C'est le moment du repos, après la fatigue de la position immobile. Le modèle semble hésiter entre cette tentation du dehors qui met un frisson de lumière à ses cheveux légèrement crespelés et la glace où elle pourrait se complaire à sa propre image, la psyché droite où son corps se doit refléter tout entier.

Tout autour, c'est le décor studieux de l'artiste. En un vase japonais, les pinceaux se dressent, montrant leur large flèche émoussée et, tout à côté, obliquement soutenue par les pinceaux qui la traversent encore, la palette est comme un champ fleuri, par les belles journées d'été.

Et la petite, décidément préoccupée par le temps qu'il fait, continue de regarder en l'air. C'est Samedi peut-être et Dimanche amènera quelque partie joyeuse que contrarierait une averse. Il y a presque un peu de peur dans son attitude. Elle invoque l'irascible saint Médard qui tient, entre ses mains, les secrets du calendrier.

Elle est toute à son rêve de promenade dominicale, et elle semble écouter quelque chanson printanière qui lui murmure, par avance, à l'oreille et qu'exalent les lèvres, absentes pourtant, de l'amoureux qu'elle ne verra que demain, un brave garçon, pas jaloux, et qui sait bien qu'il faut qu'une pauvre fille vive, au demeurant, de quelque chose.

tout cela dans l'encens des pommes de terre frites cuites en plein vent, et dans l'haleine des beignets sucrés de poussière.

Puis, dans quelque coin obscur du bois de Sèvres ou du bois de Saint-Cloud, la dînette à deux sur l'herbe qui sera un lit, après avoir été une table ; les paroles d'amour arrêtées aux lèvres par les baisers ; les promesses éternelles qui ne dureront pas plus d'une semaine, tout ce qui fait la joie rapide de ces amours légères dont le souvenir est souvent plus long que la durée.

Rêve ! Rêve, mignonne !

J'entends les pas de ton bourreau qui revient, le peintre qui se va rasseoir à son chevalet et te condamnera à regarder, dans un coin de son atelier, je ne sais quoi qui ne t'intéresse guère, tandis que ta pensée restera fidèle à la bande d'azur où tu voyais passer, tout à l'heure, tant de jolies choses !









COMERRE

LE RHONE ET LA SAONE

Est-ce le Temps qui regarde passer le corps blanc d'Ophélie ?

Non ! ce paysage ensoleillé n'est pas celui des brumes Danoises et l'âme frémissante du divin Shakespeare ne passe pas dans cette image souriante.

Nous sommes dans notre chère Patrie de France, et

d'où l'eau jaillit de toutes parts, a la mémoire pleine encore des merveilles de la grande ville qu'il a traversée dans sa course éternelle de Juif errant. Il a entendu, comme un susurement joyeux, la chanson de la soie sous la caresse des métiers agiles ; un murmure, pareil à celui des abeilles laborieuses dans les ruches aux parois d'or comestible, est monté à ses oreilles, de l'industrieuse cité, et la lithurgie lointaine aux anciennes fois est descendue, pour lui, des hauteurs sacrées de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Il a vu se refléter, dans les eaux mêmes qui l'emportaient, la double image des quais sans fin, populeux comme des fourmilières.

Mais il a été plus charmé encore par l'âme du grand poète qui repose maintenant dans ce beau paysage Lyonnais et qui y chante encore dans l'air qui passe, dans la fleur qui s'ouvre, dans le flot qui fuit, dans le bruit indistinct du travail des canuts sous les lampes qui allument, dans les faubourgs de la ville, de véritables constellations. C'est Pierre Dupont que je veux dire, celui en qui se retrouvent un Lafontaine attendri et un Virgile moins solennel. Car des hauteurs de la Roche-Taillée, le monument élevé à ce noble chanteur de vers, fera bientôt plonger, dans le Rhône, sa frémissante image.

Et c'est à lui, j'en suis convaincu, au poète qui dort tout près de toi, qu'elle apportait les lauriers roses perdus en

c'est un artiste de sang latin qui a conçu ce poème tranquille et cependant très imprégné de rêve.

C'est une terre joyeuse au temps des moissons, comme au temps des vendanges, que traversent ces deux cours d'eau magnifiques, celui-ci roulant encore les colères originelles qui l'ont chassé de la cime blanche des glaciers et grossi de la fureur de cent torrents sur son passage; celui-là semblant un lac en promenade, un lac emportant, avec soi, le charme de ses rives fleuries. Sur leur passage, à tous les deux, avant que le caprice des terrains les jette l'un vers l'autre, ç'a été, tour à tour, les chansons des jeunes filles aux grands chapeaux de paille piqués de coquelicots, et l'hymne plus puissant des vignerons montant, dans l'air, avec les fumées, elles-mêmes, de la cuvée. Les vins fameux ont bu leur sève à cette eau courante et en ont gardé leur bouquet de terroir.

Est-ce le vieux Caron qui, son gouvernail à la main, attend au passage la beauté morte pour lui faire franchir les Styx grondants à ses pieds?

Non! ce décor n'est pas celui des antres inaccessibles aux mortels où se transforment nos destinées, suivant nos mérites, et qu'emplit l'aboyement lointain du chien Cerbère, cependant que les trois Parques chuchottent, mélancoliques, sur leurs fuseaux. C'est le ciel souriant de notre belle Patrie, et ce beau vieillard, assis sur un rocher



SCHUTZEMBERGER

DIANE AU BAIN

Au bord de l'eau qui chante et sous le ciel qui dort,
A l'urne des forêts buvant l'ombre épanchée,
Les Naïades en chœur, troupe aux mortels cachée,
Tordent au vent léger leur chevelure d'or.

chemin, cette exquise figure de Femme couchée dans le sable mobile, comme sur un lit d'or humide qu'elle effleure sans s'y meurtrir.

Oui, c'est la Muse même de l'immortel chansonnier qui, n'ayant su lui survivre, semble encore tenir, dans ses mains tendues au-dessus de sa tête, une lyre comme celle d'Orphée. Et ce sont des chants de Pierre Dupont que répètent, dans leur langage obscur, et connu seulement des Dieux et des étoiles, les feuillages qui tremblent là-bas dans les souffles rafraîchis par le fleuve, les ondes qui déversent leurs larges nappes d'argent aux blessures humides et luisantes de la pierre, les flots légers qui viennent mourir, en un ruissellement d'écume, aux pieds du vieillard assis sur le roc, les roseaux, les nénuphars et les iris de velours bleu qui composent la Flore de ce délicieux coin de nature.



Mais voici que dans ce coin de nature si voluptueusement calme tout à l'heure, plein, sans doute, de rêveries obscures d'amour, Diane apparaît, la Déesse au cœur farouche épris seulement de chasse et de chastes plaisirs. Un grand frémissement s'est fait autour d'elle, dans les feuillages tout à l'heure silencieux, et les sources se précipitent en cascades argentées dont le roulement sonore est interrompu de grands éclats de rire. C'est que les Naïades réveillées par l'arrivée de la Déesse ne reposent plus sur les gazons fleuris d'anthémis. Avant elle descendues dans l'eau, elles s'y livrent aux jeux, innocents d'ailleurs, si délicieusement écrits par Homère dans l'épisode charmant de Nausicaa. Elles se poursuivent sur les bords, et tour à tour, font jaillir sur les corps blancs les unes des autres, l'eau toute frémissante, d'inconscients baisers. Et très fière, appuyée sur son arc invincible, ayant à ses pieds le molosse favori dont les crocs s'attaquent aux plus rudes bêtes de la forêt, — l'unique draperie qui enveloppait sa légendaire pudeur posée sur le bras ramenée en anse à la hanche, Diane regarde autour d'elle, cependant que la plus soumise de ses compagnes détache de son pied blanc, sa chaussure légère.

Tout à l'heure, la Déesse aussi quittera les gazons fleuris pour le tapis de sable que roule le torrent, et peut-être,

A les voir l'eau sourit et le ciel se recueille,
Sentant d'un jour nouveau s'emplir leur double azur,
Dans les yeux doux et clairs des filles au front pur.
L'Enchantement des bois sur leur tête s'effeuille.

De leur fière beauté mesurant les accords,
Comme pris du remords de sa course éternelle,
Le Temps sur leur repos laisse planer son aile :
L'air vibrant s'alanguit au toucher de leurs corps.

Des monts échevelés aux vallons revenues,
Elles ont recherché la fraîcheur des gazons,
Et la demi-clarté des jeunes frondaisons
Qui tendent des baisers à leurs épaules nues.

Le paysage est doux, voluptueux, aimant,
Et d'adorations timides les effleure ;
La Nature est plus tendre aux lieux où l'onde pleure,
Où descend le regard ami du firmament.

Et le corps de la femme est fait pour les tendresses,
De tout ce qui respire et meurt sur son chemin.
Le fruit naît pour sa bouche, et la fleur pour sa main.
Pour elle le Monde a d'immortelles caresses.

Ces arbres jauniront; le flot silencieux
Sèchera sous le vent — ici-bas tout s'efface.
Seules, au seuil des ans, demeurent face à face,
La beauté de la Femme et la clarté des Cieux !

se rapprochant de la cascade, qui lourdement s'épanche, en ondes d'écume, dans un rayon de soleil qui l'entourera d'un arc-en-ciel, elle s'enveloppera de ce manteau de gouttelettes irisées pareilles à d'innombrables pierreries.









RAPHAEL COLLIN

ÉVEIL

En une pose délicieusement étirée, elle se tend dans toute sa hauteur, comme un arc dont on a délivré le bois, en brisant la corde, et, s'allongeant comme les chats dans leur grâce puissante, elle enveloppe sa nuque et son front du même geste arrondi et harmonieux, d'une main soutenant celle-ci, de l'autre écartant les cheveux amassés aux tempes par le sommeil. Ses beaux seins se dressent, en cette attitude

— Quand, près de la source endormie,
Tu viendras parmi les roseaux,
Toutes les chansons des oiseaux
S'éveilleront, pour te chanter, ô mon amie!

Des bois qui bordent le chemin,
Monte et se répand dans la plaine,
Un souffle où se confond l'haleine
De la violette et du jasmin.
— Quand, sous la feuillée endormie,
Nous marcherons d'un pas discret,
Tous les parfums de la forêt
S'éveilleront, pour t'embaumer, ô mon amie!

La constante poésie dont est toujours empreint le talent de M. Raphaël Collin et qui en fait un des interprètes les plus délicats de la nudité féminine est plus vivant ici que jamais, dans ce beau corps souple et jeune d'une inflexion si gracieuse, d'une matité de chair réalisant si bien ce qu'Henner, cet autre admirable peintre du nu féminin a toujours cherchée, l'unité de ton d'un bout d'une figure à l'autre. Heureux, l'artiste qui peut prendre pour épigraphe de son œuvre, ce vers superbe de Victor Hugo :

Chair de la femme! argile idéal! ô merveille!

Car en vérité, ce vers est celui qui mérite d'être inscrit dans l'immortelle dureté du marbre, au seuil du temple que l'admiration des âges éleva à l'immortelle Beauté!

vers d'invisibles baisers qui courent autour d'elle, dans l'air recueilli. Car vous savez que la Femme nue est demeurée le Dieu d'un temple mystérieux dont l'encens fume, sans cesse, autour d'elle. Et, si vous tendiez bien l'oreille aux musiques obscures des choses, vous entendriez sourdre, comme l'eau d'une source immortelle, l'inoubliable chanson d'amour qu'elle fait naître sous ses pas.

Devant cette image d'un idéal plastique si conforme au mien, fait d'élégance et de robustesse, de féminité exquise dans les formes évoquant celles de nos maîtres de la Renaissance, je veux mêler ma voix à ce concert et saluer d'une aubade tremblante cette délicieuse apparition.

Des bords vermeils du ciel changeant,
Voici que la clarté ruisselle,
Et que la rosée étincelle
Partout en poussière d'argent.
— Quand, sur la bruyère endormie,
Tu poseras ton pied mutin,
Toutes les splendeurs du matin
S'éveilleront, pour t'adorer, ô mon amie!

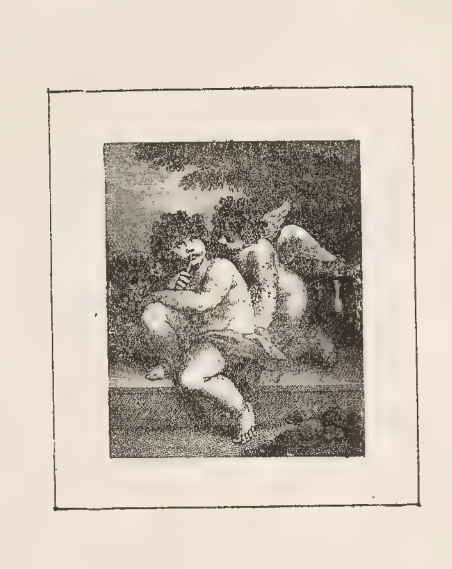
L'alouette, dans le ciel clair,
Au bord du toit les hirondelles,
Partout un frémissement d'ailes
Met un frisson joyeux dans l'air.



HENRI DANGER

VÉNUS GENITRIX

Ce n'est pas seulement l'amante des Dieux qui nous est montrée, mais la mère auguste de l'Amour. Celle qui a vu les cieux et la terre, tout ce qui aime et tout ce qui respire prosterné devant ses pieds d'ivoire, est agenouillée à son tour devant ce frêle enfant qu'elle pare avec une coquetterie toute féminine encore, enveloppant le velours de ses



de Vienne. Ce sont des images très particulières en ce qu'elles évoquent, en même temps, une idée voluptueuse et une idée de générations à leur source. C'est la Vénus qui fécondera le monde, après l'avoir charmé. A celle-là j'ai dit autrefois :

L'art te fit cette image immortelle et profonde,
Où nos premiers regards retrouvent confondus
L'amante impitoyable et la mère féconde
A qui tous nos malheurs et tous nos maux sont dus.

Pour son double labeur il arrondit tes hanches
Où meurent les désirs, où les races naîtront,
Et pencha le sillon de tes épaules blanches
Vers le joug que leur fait la caresse ou l'affront.

Sous ton col généreux il gonfla tes mamelles
Robustes à la soif comme aux enlacements,
Où viennent boire, ainsi qu'à des coupes jumelles,
La bouche des petits et celle des amants.

De plis lourds et profonds il sillonna ton ventre,
Lac vivant qu'ont creusé les âges révolus,
D'où l'humanité sort, où l'humanité rentre,
Comme font de la Mer le flux et le reflux.

Car c'est quand l'homme ploye à l'angoisse de vivre
Que l'Amour le saisit et, de son bras géant,
Le pousse pantelant et comme une bête ivre,
Vers le gouffre natal où dormait son néant !

reins d'une draperie légère, l'ayant armé elle-même pour ses méchants pèlerinages à travers l'humanité.

Car, n'étaient ses ailes qui frémissent doucement à ses épaules, on dirait, plutôt, que le cruel auteur de nos maux, quelque petit Saint-Jean comme les artistes Italiens nous en ont souvent montrés, auprès de qui s'évertuent les tendresses maternelles des Madones ou de Madame Saint-Anne.

Mais celle qui se complaît à cette douce occupation est immédiatement reconnaissable à sa nudité triomphante dont la pose, elle-même, augmente les tentations, à sa belle chevelure qu'un cercle d'or retient noué à son front et qui s'est répandue comme un manteau vivant, jusque sur ses hanches souples et rebondies tout ensemble, à la richesse du décor dont elle est enveloppée et qui est fait de fleurs admirables comme un matin de printemps, de colonnades lointaines où l'encens fume devant les autels païens, d'étoffes somptueuses qu'elle foule. Et c'est une très aimable composition devant laquelle l'âme éprise d'antiquité s'abandonne à son rêve.

Vénus Génitrix : Les anciens, nos maîtres, nous l'avaient souvent montrée en cette Vénus accroupie, souvent reproduite, souvent mutilée, et qu'accompagnait toujours un enfant, dont on retrouve les mains encore empreintes dans le marbre, comme sur la plus belle de tous, la Vénus

Moins terrible, en son double pouvoir, est la Vénus Génitrix que l'artiste moderne nous révèle dans son gracieux souci de parer son fils. Plutôt que l'antique Vénus, elle évoquait l'image charmante des Déesses pseudo-grecques dont l'art du siècle dernier nous donna de si délicieux modèles et qu'on trouve dans les immortelles compositions de Fragonard, par exemple, pour signaler le plus illustre des représentants de cette gracieuse Ecole qui mettait des qualités toutes françaises au service de ses souvenirs empreints de mythologie.









COESSIN

MADELEINE AU DÉSERT

BIEN que tes yeux se soient abaissés sur la page ouverte du livre où tes deux coudes sont posés, tu ne lis pas, ô Madeleine !

Bien que, tout près de toi, pour te rappeler le néant des choses et te faire mesurer la fragilité de la créature, un crâne étale son horreur, tu ne regardes pas, ô Madeleine !

Comme aux pieds du Seigneur elle était demeurée,
Après avoir versé ses parfums et son cœur,
Cependant que, du temple ayant gagné l'entrée,
La foule s'écoulait avec un bruit moqueur.

La solitude ayant mis à nu leurs deux âmes,
Elle lui dit : je t'aime ! Et les peuples diront :
Celle-là fut heureuse entre toutes les femmes
Qui te tint dans ses bras et qui baisa ton front.

Christ répondit : attends que je sois mort ! je t'aime.
C'est seulement quant au linceuil tu m'étendras,
Femme, que tu pourras, sans affront ni blasphème
Me baiser sur le front et m'étreindre en tes bras.

Mon sang de tes péchés aura lavé l'injure.
C'est pour toi que je meurs, ô Femme, seulement,
Que ta chair rachetée et que ta lèvre pure
Te fassent digne enfin de ton Dieu pour amant...

— Tu peux mourir, ô toi qu'adora Madeleine.
Dans tes fauves cheveux ton cœur reste embaumé.
Sa bouche, sur ta bouche épuisa ton haleine.
Ne plaignez pas Jésus ! les Femmes l'ont aimé !

Car il est heureux, celui-là, et son bonheur dépasse celui que peut souhaiter un Dieu même, que pleure l'éternel regret de la Beauté. Quelle sépulture dans les tombes — aux somptueux élevés par la mémoire des hommes, quel

Bien qu'autour de toi, la grande solitude se soit emplie de tous ces bruits mystérieux dont la musique est si troublante pour l'âme, tu n'écoutes pas, ô Madeleine !

Bien que des mousses légères qui couvrent le roc auquel tu t'appuyes, sous l'aile d'or des insectes frémissants, monte une odeur très douce, tu n'en respires pas le parfum, ô Madeleine !

Ta pensée mystérieuse, obstinée, despotiquement vaincue par un charme est ailleurs que dans ce paysage désolé dont tu as recherché toi-même la mélancolie, pour y cacher la nudité qui te fut une gloire et t'est maintenant un remords, ce corps admirable que les baisers ont profané jadis et dont ta noble chevelure enveloppe les blancheurs comme un pudique manteau. Ce n'est pas la fraîcheur de l'air qui mit un frisson à la blancheur de tes épaules, sous l'ombre de la croix, arbre si différent du pommier où tu cueillis les fruits vermeils de ta jeunesse, ô fille d'Ève rajeunie par le repentir. Non ! Ta pensée est près de l'immortel absent, et je la devine fidèle au dernier rendez-vous où tu lui dis ton amour, où il grandit ton cœur à de plus hautes espérances que nos fugitives tendresses.

Que vous dites-vous donc l'un à l'autre ? J'ai cherché à le deviner et à le dire :



RAVAUT

MARIE L'ÉGYPTIENNE

O batelier, tu es un sot, si tu n'acceptes le salaire que cette aimable personne te propose. Le nocher Caron, lui-même, n'eût jamais trouvé fortune pareille. Mais tu ne sembles pas hésiter d'ailleurs et avec un geste fait d'admiration et de simplicité, tu tends les mains

lit de fleurs où l'auraient étendu la piété éplorée des souvenirs fidèles, vaut une seule de ces larmes tombée sur le roc aride ou sur la page indifférente d'un livre, perle où demeure mystérieusement enfermé un océan tout entier de tendresses infinies et de désirs inassouvis.



tal jetés dans le bon moule, ni grasse ni fluette, ni longue ni courte, sa taille était parfaite. »

Elle n'était pas moins coquette que belle, comme vous pouvez en juger par ce qui suit, en ce temps de sa vie de pécheresse : « Le pire jour de la semaine, elle n'eût pas voulu se vêtir de draps ; elle prenait son unique souci de s'habiller à son gré. Toujours elle portait des toiles de soie et se couvrait d'un manteau d'hermine ; jamais ne chaussait autres bottines sinon de maroquin tailladé, brodé d'or et d'argent avec des lacets de soie pour les attacher, etc. »

J'avoue que je sais un gré infini à l'auteur de ce noble tableau de ne nous avoir pas montré l'Égyptienne sous cet accoutrement qui nous eût fait sourire. Pour séduire le batelier, elle a revêtu la seule mode éternelle qui est, pour les formes bien douées, la nudité. Nul doute que les jeunes godelureaux d'Alexandrie qui, ne pouvant lui faire accepter d'argent, la couvraient de cadeaux, n'aimant surtout, en elle, ses riches parures et ce luxe de vêtements. La sottise ne change pas avec les siècles et nous voyons encore le succès de gothons élégantes tandis que d'admirables créatures, en lambeaux, il est vrai, ne sont même pas regardées.

Mais combien elle en devait rabattre d'ailleurs, Marie l'Égyptienne, de cette somptuosité dans la mise, avant que la grâce l'eût touchée!

déjà vers ce beau corps souple et jeune qui, pour charmer ta vue, émerge du long manteau.

Et cependant, batelier, tu es dupe dans ce marché de si avantageuse apparence. A bien d'autres, à Alexandrie, elle s'était donnée pour rien, celle dont d'Aubigné a dit que « de douze ans jusqu'à l'âge de mépris, elle n'avait refusé homme. » Contraire à Messaline qui, dans les bouges de Subur acceptait le salaire des courtisanes, par respect de la profession volontaire qu'elle avait adoptée, Marie l'Égyptienne se faisait, d'après son étrange confession au moine Zozime, un honneur de ne se pas vendre, ce qui la faisait également admirer des amoureux de belle plastique et des personnes économes, seule femme au monde qui soit parvenue ainsi à contenter tout le monde... et son père si vous voulez.

Écoutez un peu ce que dit de sa beauté le poète Espagnol du XIIIe siècle qui l'a prise pour héroïne : « Non, jamais Reine ni Comtesse ne fut belle comme celle-ci ! Elle avait les oreilles rondes, blanches comme du lait de brebis, les yeux et les sourcils noirs, le front blanc jusqu'aux boucles blondes des cheveux, la joue colorée comme la rose pourpre, la bouche petite et, par dessus tout, une main charmante. Son col et sa poitrine semblaient la fleur de l'églantier ; ses seins fermes et purs deux pommes. Les bras, le corps et tout le reste étaient blancs comme le cris-

Laissons encore le bon poète Espagnol, traducteur par par avance de Rebeira, son compatriote d'ailleurs, nous montre l'ancienne courtisane sous son jour de sainte repentie. Il semble suivre, avec une joie farouche, la ruine de ses charmes : « Les chairs roses comme les fleurs se flétrissent, les oreilles pendent, les lèvres se hérissent de poils, la poitrine est noire comme de la poix; les bras et les doigts semblaient des fuseaux, les pieds sont gonflés par des places. « Il ajoute d'ailleurs qu'à « chaque épine qui la meurtrit, elle perd un péché. »

Combien je sais plus gré encore à l'artiste de n'avoir pas choisi cette seconde période de la vie de la sainte pour nous la montrer.

Accepte, honnête batelier, accepte le prix qui t'est proposé de ta peine. Dusse-t-elle scandaliser les deux femmes voilées qui demeurent interdites à l'arrière de ton bateau, ta faute t'est conseillée et excusée par tout ce qui t'entoure dans la Nature, par tout ce qui rend ce tranquille paysage complice de l'amour : la chanson des flots autour des roseaux, la plainte des grands joncs sous la brise sérénale, les regards d'or des nénuphars alanguis, le grand silence fait du recueillement de ces choses devant la beauté. Ah ! que je n'eusse jamais vendu mon bateau, si j'avais espéré un jour faire passer le gué à Marie l'Egyptienne !







QUINSAC

L'APOTHÉOSE DE GUTENBERG

En un coin d'hémicycle architectural, entouré des glorieux outils de sa découverte, en son costume de noble homme à qui furent interdites longtemps les occupations industrielles, celui dont le nom symbolise pour la postérité l'invention la plus merveilleuse des temps modernes est assis, un rouleau imprimé à la main, en haut de marches, où des livres, comme jetés au hasard, livrent leurs pages historiées de caractères, au caprice d'enfants qui semblent jouer avec comme avec des ailes de papillons.

la *dominoterie*. Ainsi chaque pas nouveau fait par le Génie est précédé de tressaillements qui le font pressentir, mais n'en sont que l'indice, la prophétie. La gloire de Gutenberg n'en reste pas moins entière : elle consiste surtout à avoir trouvé l'usage de caractères mobiles, pouvant se remplacer et rendant possible la correction des erreurs sur la page reproduite. Or cela, nul n'a jamais contesté qu'il l'ait trouvé tout seul.

Mayence a donc eu grand tort d'attendre 1839 pour lui élever la statue dont le sculpteur suédois Thornwalden fournit le modèle, et ce fut une œuvre pieuse à notre David D'Angers de revendiquer, en son superbe bronze, pour la ville de Strasbourg, alors Française, l'honneur d'avoir été le vrai pays de ce grand homme qui y fit ses premiers travaux et y fonda la première imprimerie. Il convient de rappeler encore, à propos des hommages artistiques rendus à sa mémoire, le tableau de M. Hillemacher exposé au Salon de 1861 et qui unissait, dans une composition ingénieuse, le nom de Faust à celui de Gutenberg. « Que la lumière soit ! » avait pris, pour épigraphe David, D'Angers.

L'invention de l'imprimerie fut, en effet, comme le lever d'un jour nouveau sur les destins de l'humanité, d'un jour qui aida puissamment à dissiper les ombres de l'ignorance, mais qui aveugla, en même temps, ceux qui, trop

Au-dessus de son front, la Gloire, en un geste très noble approche une couronne de lauriers, cependant qu'une Renommée, aux ailes éployées, déchire l'air des sonneries de sa longue trompette, et que des figures symboliques de femmes traversent l'espace comme un vol d'oiseaux, ou mieux comme un vol d'abeilles que la chanson du cuivre appelle et dont l'essaim s'égrène autour de la ruche ensoleillée par le couchant.

C'est bien le triomphe qui convient à l'étrange génie de celui qui renouvela la face du monde, assura l'impérissabilité aux chefs-d'œuvre de la pensée, créa entre les hommes un courant rapide d'impressions communes par la multiplication, pour ainsi parler, à l'infini, de l'Idée.

La figure auguste de Gutenberg demeure au-dessus des doutes émis sur la nouveauté de sa conception et des rivalités mesquines que la misère et l'impossibilité d'agir seul créèrent autour de lui. Le capital était déjà, en ce temps lointain, le despote qu'il est resté et l'imagination des chercheurs en était tributaire comme aujourd'hui.

C'est bientôt fait d'avoir remarqué qu'au xe siècle de notre ère, les Chinois se servaient de tablettes de bois permettant de reproduire plusieurs exemplaires de l'écriture; que l'invention des cartes à jouer escomptait la découverte de l'imprimerie ; que bien avant les travaux de Gutenberg à Strasbourg, les prensters de Flandre cultivaient



CAIRE

FUMEUSE

Bien qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale !

C'est assurément la devise, non formulée d'ailleurs dans sa mémoire, de cette aimable personne qui, une cigarette aux doigts, dans une estivale flânerie, cependant qu'au souffle léger de son éventail se rafraîchit le visage que

avidement, en voulurent boire, de leurs yeux, la lumière. Aux plus grands bienfaits elle mêla d'incontestables maux. Ce fut un admirable outil d'instruction et de vulgarisation, mais il est permis de se demander aujourd'hui, plus que jamais, ce qu'y a gagné l'évolution de l'âme humaine vers ses aspirations les plus élevées.

Jadis les œuvres des grands poètes et des grands philosophes étaient religieusement conservées par leurs admirateurs et leurs disciples. La preuve en est qu'Homère, Virgile, Horace, Sénèque sont arrivés jusqu'à nous dans la plénitude de leur inspiration et de leur pensée. Ces hommes ont représenté assurément ce dont l'espèce humaine a certainement le droit de s'enorgueillir davantage. L'intérêt est-il le même d'assurer la durée et la propagation indéfinie à tout ce qui passe par l'esprit d'êtres infiniment inférieurs ? Je ne le crois pas. La vie moderne a t-elle gagné, en dignité, à cette irradiation formidable de toutes les fantaisies du cerveau humain ? Je n'en suis pas convaincu. Autrefois ce qui en valait la peine était seul répandu et pieusement gardé. Aujourd'hui que de naufrages de la pensée dans un océan fou de production hâtive !

Ce sont réflexions moroses que j'exale, O Gutenberg; aux pieds de cette belle image où tu nous es montré triomphant, comme l'esclave qui marchait, des injures à la bouche, devant le char des vainqueurs.

aperçue que l'usage du tabac rendît idiot. Aussitôt que jè l'aurai constaté, je m'empresserai non pas de me corriger de cette habitude trop agréable pour qu'on y renonce, mais d'en prévenir charitablement mes contemporains et contemporaines par la voie des journaux ! »

Une jeune femme dont le talent a fait sensation dans le monde littéraire, Mme Astié de Valsayre, n'est pas moins crâne dans sa confession : « Absolument délivrée des simagrées féminines, dit-elle, je ne crains pas de m'avouer hautement partisan du tabac. Avec l'*uti non abuti*, l'usage de la solanée d'Amérique me semble aussi utile qu'agréable pour ceux qui l'aiment. Par sa puissance sur le cerveau, elle est un précieux auxiliaire pour les personnes adonnées aux travaux intellectuels. Et puis, fumer, pour une femme, est certainement plus innocent que de se livrer à ce que l'on appelle vulgairement des cancans, ou que de ruiner son mari en chiffons. Surtout, c'est moins coupable que de faire battre des hommes pour ses beaux yeux. »

Vous voyez, ô Mademoiselle, qui semblez vouloir garder l'incognito, en cachant votre visage derrière votre éventail, que vous êtes en excellente compagnie. Ce n'est pas, au moins, que je me plaigne de la compensation que vous me donnez ! Au contraire ! je suis, de nature, plus admirateur des formes mêmes anonymes, que curieux de la

nous ne voyons guère, nous montre l'impeccable nudité d'un corps juvénile et souple, délicatement modelé dans un jour très fin, recoquevillée légèrement sur elle-même, si bien qu'elle semble repousser de son beau pied blanc, le plateau que surmontent encore quelques fruits et un mondain calice. Avec la fumée bleue, sa rêverie s'envole, suivant dans l'air le spirale aérien dont les formes éthérées revêtent tous les caprices. Une femme jeune et belle qui fume : Pourquoi pas ?

Un très curieux opuscule résumait, l'an dernier, les opinions des plus célèbres gens de ce temps sur le tabac. J'y ai recueilli quelques opinions de fumeuses qui avouent hautement leur goût pour le parfum des cigarettes.

Je cite au hasard :

Mme la duchesse d'Uzès s'écrie : « Mais oui, je fume ! je crois même que j'aime assez la cigarette. Et puis les gens que ça formalise d'entrer dans un salon où l'on fume sont si amusants à observer ! »

Le délicat écrivain qui signe Henri Gréville se contente, il est vrai, d'avouer moins lyriquement que : « L'odeur d'un bon cigare dans un jardin lui paraît une odeur fort agréable. »

Très spirituellement, Louise Abbéma nous fait une confidence plus complète : « Je fume en travaillant pas mal de cigarettes d'Orient, et je ne me suis pas encore

personnalité qui les revêt. Je ne fais aucune différence entre Vénus elle-même et le modèle qui a posé pour Vénus. Et puis, un poète charmant, trop oublié, ami d'Arsène Houssaye et de Métra, Victor Mabile, avait écrit autrefois :

Puisque dans le monde tout fume,
Puisque, tout fume dans les cieux,
Ici, le charbon, le bitume,
Et l'encens, chez les bienheureux ;

Puisqu'en fumant le quinquet brûle,
Puisqu'en fumant brûle l'enfer,
Le soleil dans la canicule,
Et la cheminée en hiver ;

Puisque Dieu lance sur la terre,
Ce bout de cigare fumant,
Que l'on appelle le tonnerre,
Puisque du couchant au levant,

Et du mont Vésuve à la Lune,
Tout fume en haut, tout fume en bas,
Suivant cette règle commune,
Pourquoi ne fumerions-nous pas ?







MARIE PERIER

AGE D'OR

CET âge d'or que chacun s'imagine un peu selon sa fantaisie personnelle, — car il est contemporain du rêve même des hommes. — C'est, comme pour moi, sans doute, pour l'auteur de cet aimable tableau, le temps où la nudité triomphante de la Femme, se riait des pudeurs ignorées, la volupté étant l'unique loi des hommes. Ah !

Dans un lit plus obscur, sous des rideaux plus lourds,
J'enfermerais ta chair aux vivaces velours,
Et boirais aux moîteurs profondes de l'Alcôve
Le parfum que répand ta crinière de fauve.

Plus belles que des jours sans fin seraient les nuits.
Oui, je voudrais, ô Reine, endormir tes ennuis,
Et tes yeux s'empliraient d'un flot d'étoiles telles
Qu'eux seuls éclaireraient mes langueurs immortelles !

Et encore, me remémorant la mystérieuse jeunesse que j'aurais déjà vécue, en des siècles oubliés, je lui dirais, cependant, que son sourire railleur me pénétrerait au cœur comme des flèches, les vers demeurés dans ma plus lointaine mémoire :

Quand ton beau corps jonche ta couche,
Comme une avalanche de fleurs,
Je ne sais où jeter ma bouche
Qu'embrasent de folles chaleurs.

Et, plus humbles que les voleurs,
Je baise le drap qui te touche,
Craignant qu'un souffle n'effarouche
Sur ton visage tes couleurs.

Durant que d'invisibles chaînes
Me tiennent courbé, dans mes veines
Court un torrent de volupté.

Car je sais l'immortelle joie
De sentir le genou qui ploye
Devant l'immortelle Beauté !

combien lointain ! Et vraiment n'eussiez-vous pas préféré vivre aux pieds blancs de cette créature tentante, dont le sourire est un appel au baiser, dont les yeux promettent tout ce que peut souhaiter l'amant le plus difficile, dont la chevelure est comme un manteau d'or où se couche sa royale beauté ; dont le corps souple semble frémir au souffle d'invisibles caresses, que dans le temps morose où Messieurs les politiciens ont tout envahi, même la tranquille demeure de la Beauté obstinément fière d'être nue ?

J'avoue que s'il m'eût été donné de choisir la date de ma naissance, eussé-je dû la reculer d'un nombre infini de siècles, ce qui me rendrait bien vieux aujourd'hui, je n'eusse pas hésité.

A celle que j'eusse servie du pieux encens de mes vers, et que j'aurais voulue pareille à celle-ci dont la grâce est si libéralement montrée, j'aurais chanté :

L'auguste nonchalance où se complaît souvent
Ton beau corps — Tel celui d'Aphrodite rêvant
Sur le divan berceur de la vague nacrée :
L'auguste nonchalance où je t'ai rencontrée.

— Lassitude d'amour ou langueur de désir —
Me hante. — Et si j'étais l'inutile vizir
Que charment du sérail les amours ténébreuses,
J'exilerais, pour toi, mes autres amoureuses.



LE QUESNE

LE TORRENT

Dans ce ruissellement d'écume où passent des images de femmes, dans cette débauche de blancheurs, celles-ci faites d'une poussière d'argent, celles-là d'un velours de lys, dans ce tourbillon de splendeurs où la beauté se débat contre les farouches caprices de la Nature, un grand souvenir traverse aussi, pour moi, ce paysage de rocs déchi-

Ainsi se relie ma muse d'autrefois à celle d'aujourd'hui, dans un long hommage à la Beauté nue, dans un reflet immortel de ce qui fut certainement le véritable âge d'or.



cela, une clarté fantastisque, noyant d'une lumière polaire ce spectacle prodigieux.

Et j'écrivais alors à l'absente, lointaine :

Le Soleil est tombé ; le Soleil se relève,
Comme un soldat blessé, rapide, éclaboussant
L'or clair de l'horizon des perles de son sang,
Et flagellant le ciel des éclairs de son glaive.

Durant le jour si long et cette nuit si brève,
Devant ces deux soleils l'un l'autre se chassant,
Ni l'astre qui renaît, ni l'astre qui descend,
Mais votre doux sourire illumine mon rêve.

Vous êtes la clarté qu'aucune ombre ne suit,
Et votre souvenir, comme ce jour sans nuit,
Dans mes yeux éblouis reste vivant encore.

Dans tout ce que je vois, c'est vous que je crois voir;
Votre robe aux plis blancs a les paleurs d'un soir,
Et l'or de vos cheveux a des clartés d'aurore.

La chère image s'est enfuie et je la cherche, malgré moi, dans cette théorie échevelée de belles filles que le torrent emporte, en ce véhément et tragique tableau. Tout m'y est symbole et tout m'y semble fidèle à mon propre rêve. Quel torrent, tumultueux comme celui-là, les a balayées sur sa route d'écume, toutes celles qui furent des amoureuses à ma jeunesse passée ? Est-ce le temps ?

rés, de sapins déracinés, de flots bouillonnants, celui de ces cascades d'Imatra dont la vue m'emplissait, il y a trois ans, d'une si terrifiante admiration, dans mon voyage en Finlande.

Mais combien plus sauvage encore cet inoubliable spectacle !

Aux endroits où le roc se resserrait, ainsi que dans ce tableau, c'était comme un entortillement de serpents monstrueux avec des replis fauves au soleil, se mordant et faisant jaillir subitement les mille têtes d'une hydre aux gueules vomissant la bave, dès que les rives se rapprochaient de nouveau, hérissant de pierres aigues cette route de damnés.

Alors c'était une révolte sans nom, une colère indicible de vagues déferlant à la face les unes des autres, se heurtant comme des armures avec des éclairs, se crachant au visage, hurlant de mystérieuses injures. Tout ce vacarme venait de très haut et descendait très bas, tenant l'esprit suspendu comme dans une angoisse. Au-dessus une couche d'eau très calme, une nape d'azur argenté traînant au manteau de l'horizon. Au-dessous une agitation vite apaisée, comme une floraison de nénuphars lumineux qui se poursuivent et qui s'effacent.

Et c'était à l'époque des jours sans nuits fixant sur tout

Est-ce l'oubli ? Est-ce cette fragilité de l'âme humaine qui ne nous permet pas les immortelles tendresses ? De quelque océan inconnu qu'il descende, de quelque glacier mystérieux qu'il emporte les neiges évanouies, ce flot turbulent ne laisse que ruines sur son passage et mes désirs furent pareils à ces sapins géants que déracine l'eau furieuse, à ces feuillages arrachés qui se mêlent aux palmes d'argent des vagues.

Et comme mes pensées aussi furent pareilles à ces femmes éplorées qui s'accrochent inutilement aux rocs luisants, aux pierres glissantes, aux mousses perfides, et se voudraient retenir encore, ne fut-ce qu'un instant, à ce qui fut l'illusion, le rêve, tout ce qui vaut dans la vie ! Enroulez-vous au hasard, comme les anneaux d'une chaîne rompue, qui se choquent entre eux, sans pouvoir se reprendre l'un à l'autre ; puis déroulez-vous dans la chute commune, ô chères images des ivresses abolies, perles du collier où mes lèvres mettaient des baisers, grains du chapelet que nos doigts égrènent le long du calvaire du souvenir !







ROCHEGROSSE

LE CHEVALIER AUX FLEURS

Rêve de poète qu'un vrai peintre a fait vivant dans ce délicieux mensonge des formes qui nous vient seulement de la couleur.

Dans sa belle armure d'argent, les yeux levés vers le ciel où s'évertuent les gaîtés triomphantes du printemps, coiffé comme les jeunes chevaliers partant pour quelque sainte bataille, les mains en avant dans un geste qui, tout

son contact obscur dans l'air : tout ce qui fait l'enchantement des prairies, plus belles cent fois que les jardins, entre leur bordure d'aubépine blanche où s'acharne le bourdonnement des abeilles.

Et c'est une musique infiniment douce, tentatrice et sensible à peine qui, de tout cela, monte à l'oreille du voyageur qui s'avance vers de mystérieux combats.

Une fleur, plus belle que les autres cependant, parce qu'elle ressemble encore plus à une femme, est penchée sur son épaule et lui parle tout bas secouant, autour de lui, dans une superbe envolée de ses cheveux, tous les parfums de sa jeunesse. Le mystique amant de l'inconnu et du rêve entend-il les mots qui passent sur ses lèvres ? Nul ne le sait, mais il s'est arrêté, hiératique et droit, dans sa course,—telle Jehanne la bonne Lorraine,—quand les voix lui parlaient sous les pommiers en fleurs. L'ineffable et mortel désir de l'au-delà emporte son âme plus haut que ces fleurs et plus loin que cette amour même. De son âme aussi monte un hymne mystérieux vers l'Infini et il me semble l'entendre chanter, dédaigneux, dans son rêve divin, de ce terrestre triomphe :

C'est aux rayons d'un matin clair,
A l'heure où s'éveille la plaine
Que je voudrais mêler dans l'air,
Au vent frais ma dernière haleine !

ensemble, écarte et bénit, il marche dans la floraison vivante qu'épanouit, autour de lui, un délicieux caprice. Des fleurs aux corps de femmes, dont les chevelures sont des calices ou des corolles, dont le gracieux visage émerge d'une auréole de pétales, s'empressent autour de lui, dans un ruissellement de rosée où coulent, sans doute, bien des larmes d'amour.

Et leurs poses sont celles des Fleurs qu'un souffle très léger balance ; leurs bras ont la souplesse des tiges, leurs beaux reins éclatants semblent de larges feuilles animées. Et toutes les gloires du Printemps sont là, humiliées devant son immortelle grâce. Celle des iris au velours bleu que frange une poussière d'or ; celle des grands lys dont une triple flèche d'or traverse le cœur de neige ; celle des coquelicots qui semblent, dans la moisson jaune et ondulante, des gouttes de sang jaillies, aux flancs d'une bête de labour, sous l'aiguillon ; celle du volubilis dont les yeux se ferment dans l'ombre et s'ouvrent à la lumière comme les nôtres ; celle des roses simples, les plus belles, qui ne sont que de larges étoiles tombées du ciel aux premières lueurs du matin ; celle des anthémis, petits astres d'argent que sème, sur sa route, le char vacillant des voies lactées ; celle des anémones aux couleurs si tendres qu'on y cherche des lèvres pour de mystérieux baisers ; celle des crocus dont le fer de lance s'aplatit et se brise à



BOUCHARD

APRÈS LE BAIN

Un poème des *Orientales*, une page ensoleillée au livre fermé du Harem où ne pénètre la lumière qu'à travers les vitraux qui la tamisent sur le velours des épidermes, sur la masse sombre et humide de parfums des chevelures.

Qui n'a rêvé de pénétrer dans ces thébaïdes voluptueuses de la Beauté, au prix toutefois d'un moindre sacrifice que ceux qui en sont les familiers sans péril !

Rêve de poète et rêve de philosophe tout ensemble. Car

Elle irait sous les cieux pâlis,
Et suivrait l'âme parfumée
Qu'au cœur énamouré du lys
La Nuit a longtemps enfermée.

Sous l'aile des papillons blancs
Que le frisson du jour déploye,
Elle irait, aux feuillages lents,
Des brises apporter la joie.

Et, fidèle à l'appel vainqueur
Qui sonne à l'orient de cuivre,
Elle se perdrait dans le chœur
De tout ce que l'Ame délivre.

Ainsi, dans un songe d'ineffable pureté, s'en va, vers l'inaccessible et l'innommé, pleuré des roses, encensé des lys, le Chevalier aux fleurs.



Que trouvez-vous donc, qui vous rassérène au même point dans votre amour fervent de la Femme, chez nous où ces mœurs d'Orient, mal comprises, débris derniers cependant de l'admirable vie antique, sont calomniées, où ces gycénées utiles au maintien de la race sont considérés comme d'immorales prisons? Si vous ouvrez La Bruyère, vous y trouverez, auprès des paysans si rudement décrits par sa plume, leurs compagnes plus abjectes encore et plus pareilles à des bêtes, en qui ne reste rien de la splendeur des types originels, machines de reproductions abâtardies. Oh! quelle pitié m'est souvent venue de voir, dans nos pays qui se croient si glorieux de progrès, la Femme asservie aux plus rudes et aux plus déshonorants travaux et comment une âme vraiment latine n'en serait-elle violemment révoltée !

Ah! la bonne plaisanterie qu'on nous fait en nous contant que le Christianisme a émancipé la Femme et en a fait la sœur de l'homme! Peut-être : mais c'est en cessant d'en faire son immortelle amante et je ne crois pas que la Femme y ait rien gagné. Certes l'homme antique, dans la Grèce et à Rome, ne la considérait pas comme son égale. On en a conclu qu'il la jugeait au-dessous de lui. Tout prouve, au contraire, qu'il la jugeait au-dessus. Demandez-le à Périclès qui allait chercher des conseils chez Aspasie. Ce qui est certain, c'est qu'il avait, de la

si le poète y pressent son vivant idéal, la joie la plus parfaite de ses yeux, le philosophe n'est pas sans se demander si la civilisation, qui aboutit à ces égoïstes merveilles, n'est pas, au fond, plus parfaite que la nôtre ? Me pardonne le redoutable chœur des dames politiciennes et revendicatrices des droits de l'homme, Ménades dont je ne me soucie nullement d'être l'Orphéon ! Mais il y a des moments où je me pose très sincèrement cette question.

Car enfin, à quel triomphe plus grand peut aspirer la Femme qu'à celui de sa Beauté ? Or, où trouvera-t-elle ailleurs un culte plus complet et plus intelligent que celle-ci ? Vous en voyez, j'imagine, en ce joli tableau, un fort remarquable échantillon. Avec quel respect religieux, l'esclave aux chairs bronzées étend l'étoffe, aux plis très doux, sur la cambrure des reins qu'elle doit sécher ! Un prêtre ne s'approcherait pas, avec plus de déférence de l'autel, figuré ici par deux sabots élégants où les pieds sont posés, bijoux d'ivoire comme les pieds des idoles. Ne vous semble-t-il pas qu'un parfum vague d'encens flotte, dans l'air raréfié, vibrant d'humidités odorantes ? Oui vraiment je me crois dans un temple et le Dieu qu'on y adore a toujours été le mien.

Beauté que fais pareille à des temples les corps.

Comme a écrit Sully Prud'homme, tu fais aussi pareils à des temples tous les lieux où tu t'épanouis dans l'éternel éclat de ta nudité !

Femme, un respect et une terreur que nous avons perdue et qui était la véritable gloire de celle-ci.

Voyez donc si le vieil Homère ose, un seul instant, adresser un reproche à la mémoire sanglante d'Hélène ! Illion meurt dans les flammes, Hector, tombe dans les combats, le vieux Priam expire inconsolé, tous les maux ont été déchaînés sur cette terre misérable par une femme ! Mais celle-ci est revêtue de l'immortelle Beauté et c'en est assez pour que le poète ne lui demande compte ni de ce sang, ni de ces larmes, juste tribut payé par la douleur humaine à celle qui en est, à travers les âges, l'immortelle consolation !

Moi je garde une admiration pleine de fraternité instinctive aux peuples qui ont gardé cette religion de la Femme, dans le culte éperdu de sa beauté, qui en font un idole et non pas une bête de somme, comme nos campagnards politiciens.

Ne te plains pas de la destinée, ô prisonnière peut-être, qui si glorieusement te dresses dans le triomphe de ton corps, encore toute caressée par le pinceau d'un artiste vraiment amoureux de ta Beauté. Dût le Bosphore ouvrir déjà, pour toi, ses draps d'azur, les derniers où tu dormiras en ce monde — avant d'être, dans un autre, une immortelle houri, — tu auras connu la joie suprême de te savoir belle et de te sentir adorée. C'est bien quelque chose que n'avoir été Dieu même un seul instant !


RÊVE DE GLOIRE





GODEBSKI

RÊVE DE GLOIRE

La chimère au corps de Lion se dresse pour quelque bond monstrueux, d'une aile effleurant encore la terre, de l'autre soulevant une image de Femme aux nobles contours qui, agraffée d'une main à la crinière de son étrange monture, élève l'autre dans l'air et, de ses yeux hardis,

contemporains, assurés des sublimes revanches de l'avenir. Ils se détournent des succès faciles, probables quelquefois seulement que la mode comporte, pour demander à l'au-delà le secret d'une durable renommée. Les confiants dans la justice de la postérité ne sont pas seulement les plus désintéressés : ils sont les plus heureux.

Sculpteurs, ils ne recherchent pas les statues et les bustes des gens célèbres de leur temps ; peintres, ils ne s'emprisonnent pas aux caprices du goût du moment, ou aux lois des commandes officielles ; poètes, ils ne chantent que l'Amour et que la Beauté, thème éternel pour la lyre.

Le bruit et les récompenses publiques ne vont pas à eux. Les délicats seulement les connaissent et les apprécient. Ils n'ont pas cette joie menteuse d'être montrés du doigt par les curieux et aux curieux, quand ils passent dans la foule. Mais comme ce n'est pas cela qu'ils ont cherché et qu'ils ont voulu, dans la probité de leur œuvre, ils ne souffrent pas de ce qui leur manque ainsi de notoriété bruyante et d'applaudissements. Ils ont, en eux, quelque chose qui les console, qui les soutient, qui les emporte vers une source de bien plus hautes joies : Leur Rêve de gloire !

Dans les arts plastiques, ceux-ci restent fidèles au nu.

Ils savent que c'est le thème définitif, le plus beau et le seul immuable tout ensemble que l'antiquité nous ait

semble prendre le ciel même à témoin de l'œuvre accomplie. Et l'artiste nous livre le secret même de sa pensée en nommant cette belle fantaisie : Rêve de Gloire !

Que d'amertumes et que de consolations grandioses dans ces deux mots ! L'âme du sculpteur, du poète, du peintre, y tient tout entière. Ils sont comme la genèse de notre vie, à nous qui tentons les difficiles chemins de l'immortalité.

Oui, tous ceux d'entre nous, qui ont la sincérité pour garant de leur vocation, ont tâché de la dompter, cette chimère toujours menaçante et tentante, avec ses reins souples et nerveux qui, d'un élan, semblent devoir franchir les abîmes du ciel, avec sa gueule ouverte aux dents aigues, prête à broyer notre cerveau et notre cœur. Tous, nous nous sommes cramponnés à son cou et nous avons escaladé son échine bondissante comme les vagues de la mer. Tous nous avons crié vers le firmament en tendant vers lui la fleur de notre pensée. Tous nous avons fait ce rêve de gloire : l'humanité domptée par notre œuvre, la postérité conquise par notre mémoire, le souvenir des hommes succédant, autour de notre œuvre, à leur admiration.

Les plus désintéressés et les plus nobles demandent à la mort, seulement cette consécration. Sûrs d'eux-mêmes, ils demeurent indifférents devant l'indifférence de leurs



GERVAIS

LE JUGEMENT DE PARIS

Dans un paysage grec, réunissant aux beautés d'une incomparable Nature, les splendeurs d'une civilisation partout présente, dans un décor que ferme un horizon de hautes collines, avec des villes aux sommets et des cascades à leurs déchirures, dont les terrains d'un brun ensoleillé semblent avoir bu, tour à tour, la lumière ardente

légué; l'antiquité qui, d'un coup d'œil, mesura le vol d'un Beau absolu. Le sculpteur, dont l'œuvre vigoureuse et délicate nous est présentée dans cette image, a eu cet honneur de ne jamais déserter le culte religieux des formes, dans leur sincérité vivante, dans leur triomphe immortel sur tout ce qui n'est qu'un mode de la beauté immédiate et sujette au changement. Le corps féminin, dans son harmonieuse chasteté, a toujours tenté son amoureux ciseau, et, par là, du moins, il est de la grande race des petits-fils de Phidias.

C'est notre devoir de louer cette constance.

C'est notre joie de le suivre, nous aussi, emportés par la même chimère dans les cieux olympiens où fleurissent encore les souvenirs studieux de notre jeunesse, ayant au cœur, nous aussi, notre Rêve de Gloire !



avec la fermeté de son propre sein, toutes les deux impatientes du prix dont la troisième semble à peine tentée.

Tout est charme, dans cette composition lumineuse, puissamment évoquée et baignée de souvenirs païens, toute d'un artiste aux veines de qui coule le sang latin. Elle prouve combien les sujets qui semblaient épuisés peuvent être renouvelés et rajeunis par un souci différent de ce qui fait les choses vivantes d'une vie intellectuelle, puis aussi passer par l'originalité d'une facture personnelle, par les dons de vision où se trouve seulement l'impression d'art, puisque, d'après sa meilleure définition à mon avis, l'Art n'est que la Nature vue à travers un cerveau humain.

Celui du peintre a été singulièrement riche en d'abondante poésie. Il a affirmé glorieusement que rien ne vieillit de la légende immortelle qui fournit encore aux artistes les plus admirables sujets.

Et maintenant, si, entrant au cœur même de celui-ci, je prends ma part de ce solennel arrêt, j'avoue que Pâris ne me semble pas assez hésiter entre trois beautés aussi parfaites. J'aurais eu, à sa place, une pressante tentation de couper la pomme en trois, à moins, qu'irrésolu inguérissablement, j'aie pris le parti de la manger. Je lui veux dire en vers — c'est notre manière de peindre

du jour et la fraîcheur des ombres de la nuit, en un délicieux jardin dont se courbent, en arcs épais, les frondaisons puissantes, sur un hémicycle très bas de pierre multicolore, l'enfant phrygien — un éphèbe à la chevelure noire — est assis, et, devant lui, les trois déesses dressent l'orgueil triomphant de leurs charmes.

Junon, très brune, une main posée sous sa gorge lourde et ferme à la fois, l'autre ramenant au sommet des cuisses, une opulente draperie dont un paon époussète, de son éventail aux mille yeux, les plis traînants à terre ; Vénus, la tête droite sous le poids d'une chevelure d'or, dans une pose où le beau fleuve vivant de l'Art et de clarté qu'est son corps, s'élargit en s'infléchissant au ventre, comme en un lac tranquille qu'un unique nénuphar fleurit ; Minerve, n'ayant pas, pour ce plastique combat, abjuré les pudeurs originelles, le front casqué d'or, les seins défendus par une cuirasse à double globe, étincelante, une ceinture rassemblant aux hanches les plis d'une étoffe légèrement transparente dont émerge la nudité d'une de ses jambes seulement, le coude reposant sur la lance, indifférente à la lutte, et s'en remettant à sa beauté sévère de triompher pour elle, tandis que Vénus tend déjà la main vers la pomme, et que Junon semble inviter le jeune pasteur à en comparer la douceur savoureuse

à nous, dont un bout de plume est le seul pinceau, — combien je le trouve léger en cette grave cause.

Quelque pasteur jaloux, au lait clair de tes chèvres,
Avait mêlé sans doute un enivrant poison,
Pour chasser de ton front aimable la raison
Et pour faire fleurir la sottise à tes lèvres.

O jeune homme qui, fier de ta virilité,
Et des regards furtifs, dont sous le bois humide,
Te suit la nymphe ardente ou la vierge timide,
Oses, d'un prix mortel, honorer la Beauté !

Téméraire berger, laisse tomber tes pommes;
Sous la triple splendeur de ces corps blancs et nus,
Prosterne-toi, meurtri de frissons inconnus;
La terreur de la femme en ce qui nous fait hommes.

Garde-toi de juger, laquelle sous sa main,
Effeuillera le mieux tes fragiles années,
Et, sans lever les yeux, laisse les destinées
Vers la douleur d'aimer te choisir ton chemin.









SICARD

AGAR

En son désespoir profond, l'esclave Égyptienne est accroupie, désespérée, entourant d'un de ses bras l'enfant qui meurt, se cramponnant de l'autre au sable durci, devenu roc dans le désert où l'ange seul, comme autrefois Moïse, ouvrira,— telle une blessure, — la source d'où jaillira la vie.

Ah ! que Sarah eut raison d'être jalouse de cette belle

Après avoir admiré dans ce haut relief puissant, ce beau corps de femme et cette intéressante figure d'enfant, retournez voir au Louvre, le joli tableau sur cuivre de Francesco Mola où le même sujet est traité. D'un sentiment exquis, dans son exécution poussée, la figure d'Agar vêtue d'une tunique blanche, d'un manteau rouge et d'une écharpe olivâtre. Un personnage de plus, l'ange libérateur, est là les ailes entr'ouvertes. Combien de fois me suis-je arrêté devant cette calme composition !

Tous les poètes, d'ailleurs, ont été tentés par cette légende vraiment humaine.

Écoutez Lamartine :

« De l'amour des choses bibliques au désir de voir les lieux où ces choses s'étaient passées, il n'y avait qu'un pas. Je brûlais donc, dès l'âge de huit ans, du désir d'aller visiter les montagnes où Dieu demeurait, ces déserts où les anges venaient montrer à Agar la source cachée pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif. »

Très intéressante aussi, cette figure d'Ismaël qui, dans le morceau qui nous occupe, nous est présentée comme inanimé abandonné entre les bras de sa mère.

Cet enfant sera cependant le père des révoltés, de ceux qui, depuis l'origine des âges, représentent les revendications originelles et dont la menace est au seuil de toutes les prospérités iniquement triomphantes.

créature dont la robuste jeunesse insultait à sa maturité inféconde ! Car, en vérité, rien n'est plus tentant au monde que ce beau corps souple et puissant, tout ensemble, dont nous voyons s'infléchir ici, en une pose demeurée plastiquement belle dans la douleur, les lignes harmonieuses et s'arrondir les reliefs voluptueux. De quel mouvement noble les épaules se développent comme deux ailes, la nuque se courbe, en arc, sous le poids de la chevelure, les hanches se collent à la pierre dans un embrassement plein d'angoisse !

Et quelle touchante image de l'amour mal payé, de la maternité reniée, de l'abandon égoïste dont la femme demeure encore souvent, dans nos mœurs contemporaines, le triste et mélancolique objet ! Car il faut convenir qu'en toute cette affaire, le patriarche vénéré s'est conduit comme le premier bourgeois venu, et Agar demeure le type primordial de la Fille-Mère d'aujourd'hui. Elle est de la Bohême auguste des déshéritées, de celles qui passent sur le grand chemin la main tendue vers les pitiés rapides et vite lassées. Il n'est que Dieu pour avoir pitié d'elle et pour la consoler. Mais où est aujourd'hui l'ange qui descend sur la route de ces abandonnées et fait jaillir des sources rafraîchissantes à leurs pieds ?

Ce sujet est de ceux qui m'ont toujours singulièrement ému et charmé.



GUILLAUME

NAISSANCE DE VÉNUS

La caresse d'argent de la vague venant encore lécher son beau pied blanc aux reflets de nacre, tout humide des caresses du flot qui gémit de la quitter, tendant, — comme Pandore sa boîte fatale, — un coquillage mystérieux à l'humanité qui y trouvera enfermés mille maux, elle avance, souriante, les cheveux dénoués et lourds encore

Il ne représente pas, comme Caïn, le crime, dans l'histoire de l'humanité, mais les haines légitimes du bonheur que le hasard a fait pour d'autres que pour lui. C'est un mystère — et le plus étonnant de la Bible, — que Dieu ait choisi, pour peuple, la race la plus égoïste, la plus cruelle et la plus exempte d'Idéal que nous révèle l'histoire des nations. Chez aucune, en effet, la croyance à l'immortalité de l'âme, ce sceau de l'au-delà dans les esprits, n'est venue aussi tard, et il est certain que cette notion fut la suite de la captivité en Égypte. Tienne qui voudra pour la paternité légitime d'Abraham et les enfants de Sarah ! Moi je tiens pour Ismaël et pour cette poétique Agar si radieusement belle dans son abandon et dans sa douleur.



L'âme de la Mer est pareille
Aux lyres qu'effleurent le vent ;
Elle murmure à leur oreille
Un chant douloureux et vivant.

Souvent, j'ai voulu, dans un rêve,
Assis au bord du flot moqueur,
Mêler aux chansons de la grève
La triste chanson de mon cœur.

Quand je voyais, énamourées,
Par les vives senteurs de l'air,
Passer, sur les plages dorées,
Les belles filles au teint clair !

Ainsi la Mer, puisqu'elle est aimée par la Beauté, est recherchée des poètes et leur met, au cœur, d'immortelles mélancolies. Dans son puissant murmure, il croit entendre la voix des amants d'autrefois dont le chœur mystérieux suit l'ondulation des vagues. Dans son frémissement joyeux sous le soleil matinal, il entend encore le rire éclatant des sirènes, berçant entre leurs bras, les heureux que leur baiser fatal endormit du suprême sommeil.

Tout, dans la Mer, évoque en nous, l'image de la Femme, abîme aussi où nos espérances flottent comme des voiles, où s'épuisent nos désirs en voyages infinis vers

d'eau salée, Celle qui fera les délices et les tortures immortelles de notre cœur.

Incessu patuit Dea. Qui ne reconnaîtrait, en elle qui porte la Beauté, la maîtresse obscure et éclatante, à la fois, des Destinées ?

Ce mythe aimable de Vénus sortant de l'onde et ayant la mer pour premier berceau est justifié par l'attraction singulière que celle-ci, même en ces temps dénués de poésie, exerce sur la Femme, depuis l'origine des âges et qui en fit, comme le berceau de Vénus, le tombeau de Sapho, la grande poétesse :

Depuis qu'Aphrodite la blonde
Jaillit des bras du flot amer,
Mieux qu'à nous, fidèles à l'onde,
Les Femmes ont aimé la mer.

Et la Mer a gardé, pour elles,
Le tendre regard d'un amant ;
Elle vient baiser leurs pieds frêles
Avec un doux gémissement.

L'écume, de ses flots plus calmes
Que l'orage ne gonfle pas,
Vient poser l'argent de ses palmes
Sur le doux chemin de leurs pas.







ESCUDERO

GIROUETTE

Une délicieuse fantaisie. La Femme n'est-elle pas comme le souffle qui nous fait sans cesse changeants, à travers la vie ? L'Amour n'est-il pas le vent mystérieux qui nous oriente indépendamment de notre volonté et à l'unique gré de sa fantaisie ? Oui vraiment, c'est une charmante idée qui est réalisée là.

16

Et combien philosophique, si nous nous arrêtons un moment, à l'aspect de Calvaire qui, le premier, nous trompe sur la grâce parfaite de cette composition. Un cœur ne se devine-t-il pas traversé par cette flèche, enseveli dans cette admirable chevelure de femme, saignant le long de cette lance que nous cache à demi, ce beau corps tentant, cette voluptueuse image.

C'est une sirène de l'air, cette femme au sourire plein de promesses, aux bras prêts à se fermer sur une invisible proie, à la séduction lente dans une pose d'une grâce vraiment infinie. Ses lèvres ne s'entr'ouvent pas seulement pour le baiser, mais sur quelque chanson dont elle grise ceux qui passent, sur un appel perfide dont est troublé le vol obscur des âmes.

Elle est, par essence, la beauté changeante en qui nul espoir constant ne se peut reposer. Et que voilà vraiment encore un joli brin de psychologie à ce sujet ! Lui en faut-il faire un reproche de cette inconstance dont meurent ceux qui ont l'imprudence de l'aimer ? Assurément non ! Elle obéit à une puissance despotique de son être et contre laquelle ne sauraient prévaloir ses meilleures intentions de vertu. N'est-elle pas clouée, elle-même, à cette girouette qui la fait tourner à sa fantaisie ? Soyons donc cléments aux infidèles. Elles obéissent, comme nous, en

en aimant d'autres, à une loi aveugle, impitoyable, sans merci, comme la force même du vent!

Comme elles, l'amour nous élève plus haut que les choses de ce monde et plus près du ciel; mais c'est pour être plus maître encore, par l'isolement où il nous met, de notre être et se mieux livrer tout entier à son éternel caprice. Nous sommes la feuille qui frémit à la branche, captive jusqu'au jour où le souffle qui l'avait longtemps agitée, la balaye et l'emporte vers l'inconnu, morte et n'étant plus qu'un souvenir. Nous sommes le fruit que sa maturité alourdit à la tige qui la balance jusqu'au jour où il est cueilli par quelque main gourmande. Nous sommes tout ce qui est prisonnier d'une force mystérieuse, et nous ne sommes que cela, nous qui aimons!

Et plus notre rêve nous a élevés, plus terrible est cette fantaisie des souffles extérieurs, des puissances occultes dont nous sommes les victimes. La région où montent les girouettes pour y tourner en gémissant, est celle des illusions sous la moquerie indifférente du ciel; nous n'en montons pas moins de toutes les forces de nos désirs, vers cette image charmante qui nous est présentée ici, si ingénieusement, plus sage que nous et s'abondonnant joyeusement à ce vent continuel et toujours changeant des destinées.

Il fut un temps curieux, dans l'histoire de notre législa-

tion française, celui où la girouette était un signe nobiliaire et où le droit d'en planter une, sur son toit, appartenait entièrement aux gens de naissance. La légende des chicanons est meublée d'histoires relatives à ce droit singulier que s'arrogeaient les seigneurs, de savoir seuls, d'où soufflait le vent. Ce fut un arrêt très sage de la cour de Grenoble, au XVI[e] siècle, qui en finit avec ce curieux privilège et déclara que les vassaux avaient droit à la girouette aussi bien que leurs maîtres.

Tous les hommes, en effet, ont droit à ce symbole de leur propre fragilité, de leur inconstance inconsciente, de la domination qu'ils subissent sans s'en douter et qui est, au demeurant, pendant la meilleure partie de la vie, celle de l'amour.

Celle-là est la seule, d'ailleurs, que la fierté du cœur ne se refuse jamais à souffrir. Car elle est, pour lui, comme un ennoblissement. Tourne donc, image de la beauté, au gré du vent qui passe et te caresse, à moins qu'il ne te fouette de sa colère ! Nos cœurs te suivent dans cette giration éternelle, nos cœurs percés de la flèche qui traverse ta croix, nos cœurs qui saignent le long de la lance où s'appuye ton beau torse enveloppé de tes cheveux !



FÉRIGOULE

NEREIS

Sur la cime envolutée elle est debout, les jambes tendues, posée sur les pointes infléchies délicatement de ses pieds blancs, une main soulevant, de sa nuque, l'épaisse chevelure qui, lourdement, retombe sur les épaules et se vient, fouettée par le vent de la mer, enrouler jusqu'au ventre dont chastement elle enveloppe les rondeurs.

Et ses yeux sont fermés et sur sa bouche mi-close, le bout de ses doigts cueille comme une fleur mortelle, un baiser.

Elle est sœur de la Sirène qui, là-bas, chantait sous la voûte cœruléenne et nacrée, aux luisants azurés des cavernes où la Mort attend les nochers imprudents, éternelle image de ces tentations qui nous viennent de la Mer, comme d'un tombeau immense où le repos doit être délicieux. Car il est fait sans doute, de l'allégresse de tous ceux qu'elle a engloutis, ce murmure caressant des vagues qui nous met dans l'âme comme une musique lointaine de caresses et d'adieux. Que d'oublis elle roule dans ses flots, l'éternelle charmeresse, que de corps blancs pareils à celui de la divine Sapho, ont fait l'immortelle blancheur de ses écumes qui viennent mourir sur l'or des grèves, avec un frémissement de chevelures !

Redoutables entre toutes, les filles de la Mer et dont la tendresse est mortelle, Néréis païenne ou Ondine occidentale, même fable aux mythologies extrêmes, expression d'un charme très particulier qui leur vient de leur origine commune, obscure, tentante aux imaginations des poètes.

I

Les filles de la Mer gardent, dans leurs cheveux,
Le frisson languissant des algues maternelles,
Et le flux onduleux qui vit encore, en elles,
Court de leurs reins profonds jusqu'à leur cou nerveux

On voit luire et passer, dans leurs vertes prunelles,
Les perfides clartés du flot aventureux;
L'abîme les emplit et veille, dans leur creux,
Avec l'attrait fatal des choses éternelles.

Une lame, en fuyant, a fait leur regard clair ;
L'âcre saveur du sel imprègne encor leur chair,
Et leur bouche fleurit comme une fleur marine

Qu'emporte l'océan, sous le soleil vainqueur.
Les vagues ont rythmé le vent à leur poitrine,
Et c'est dans un rocher que fut taillé leur cœur.

II

Dans leur cœur sans merci, les filles de la Mer
Ont gardé les fureurs d'Ariadne blessée.
En elles vit encor l'amante délaissée
Et qui venge, sur nous, un souvenir amer.

Voilà pourquoi leurs yeux froids ont l'éclat du fer
Par qui, d'un trait lointain, la poitrine est percée ;
Et, comme deux miroirs où revit leur pensée,
Reflètent le foyer d'un éternel enfer.

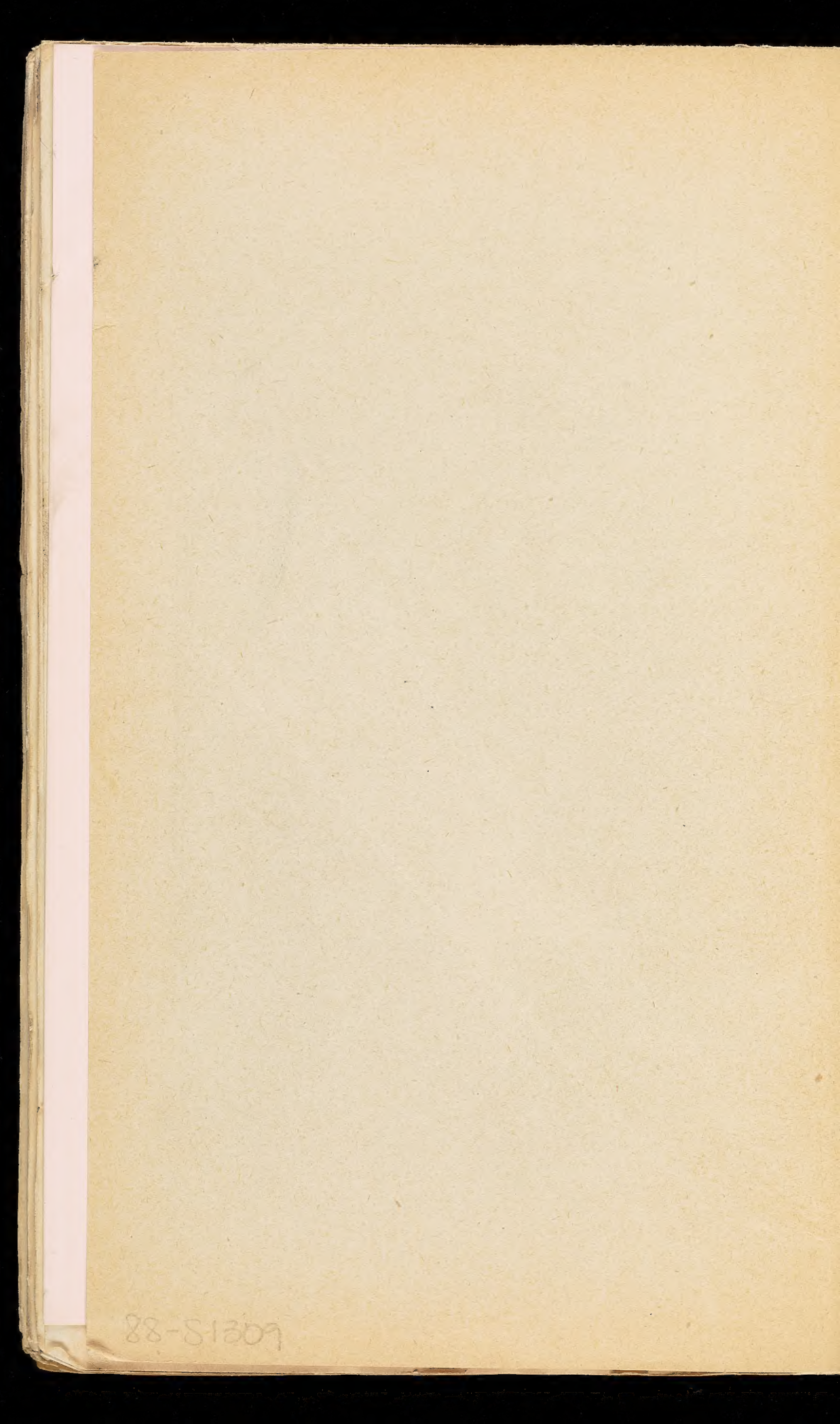
Voilà pourquoi, parmi leur chevelure blonde,
Coule, ainsi qu'au soleil quand étincelle l'onde,
L'or des astres tombée et des rêves perdus ;

Pourquoi leur bouche fine à ce cruel sourire,
Et leur poitrine, où plus rien d'humain ne respire,
Ne tend qu'un fruit pervers à nos bras éperdus.

O Néréis, malheur à qui répondra à l'appel tentant de ton baiser, — à moins que le plus doux des repos ne soit dans ton lit d'algues et de corail rose !






88-S1309

PARIS. — IMPRIMERIE E. BERNARD & Cie, 23, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS.